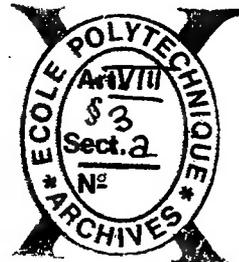


X RESISTANCE

5, RUE DU HAMEAU
92190 MEUDON

118



1939-1945

X-RESISTANCE
Association Loi de 1901
Siège : 5 rue du Hameau
92190 Meudon

Juillet 1999

Témoignage d'Henri LEROGNON (X 1939)

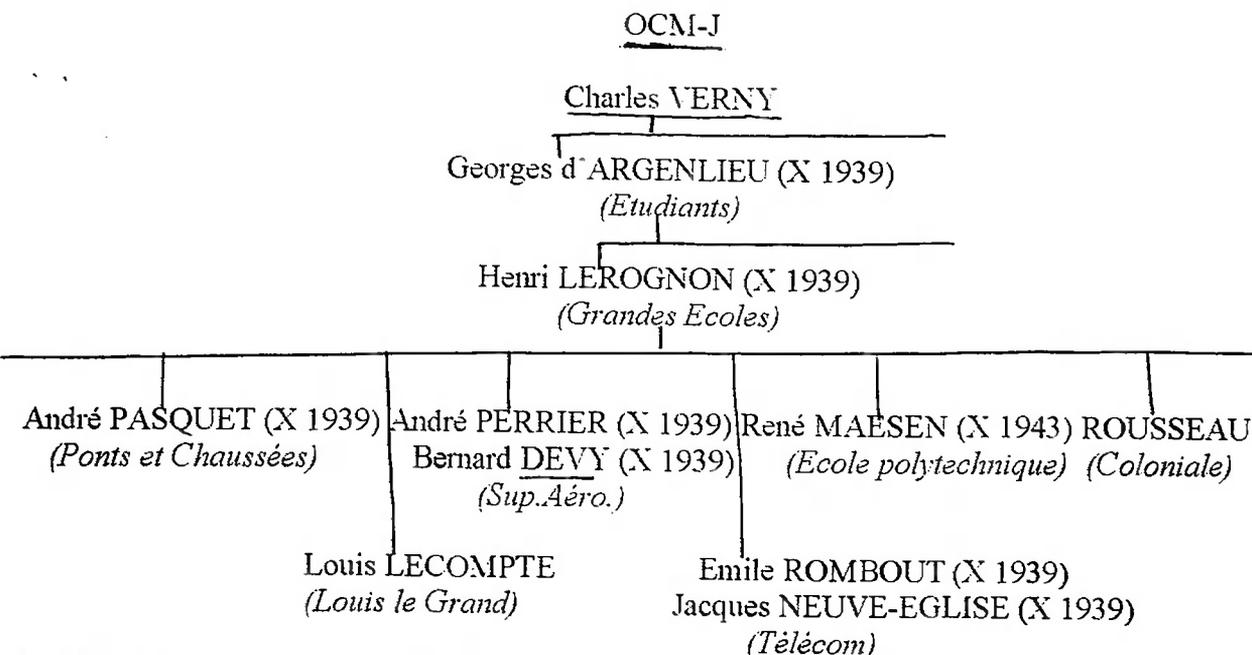
Sorti de l'Ecole polytechnique à Lyon dans le corps (civil) des Transmissions Coloniales, il passa par l'Ecole des PTT.

Après une expédition ratée vers l'Espagne, au début de 1941, avec ses camarades de promotion Raymond LECOMPTE et Georges d'ARGENLIEU, qui leur valut une dizaine de jours d'emprisonnement à la "Maison Blanche" de Biarritz, il devint agent de liaison dans l'organisation de résistance "VUP" puis fut chargé en septembre 1943 de la liaison avec les Grandes Ecoles au sein de l'OCM-J (Jeunes) sous les ordres de d'Argenlieu. Il créa des groupes de résistance dans ces Ecoles, qui diffusèrent la presse clandestine et participèrent à des actions telles que des transports d'armes avant de rejoindre un maquis. (des)

(VOP)

Arrêté, peu avant d'Argenlieu, le 11 janvier 1944, il est déporté avec lui et avec André BOULLOCHE (X 1934) vers Auschwitz, Buchenwald puis Flossenburg.

L'organigramme de cette section de l'OCM (Organisation Civile et Militaire), une des plus importantes organisations de de résistance de la zone Nord, montre la présence de polytechniciens, essentiellement de la promotion 1939, dans ces actions en région parisienne.



(DAVY)

ESSOR

On ne fait rien
de bien sans une
parcelle d'amour

LYAUTEY

L'AVENIR DE L'ÉTUDIANT

N° 1 - 2 Décembre 1943

ESSOR

Nous, Etudiants, souffrons d'un malaise étrange. A l'âge où d'ordinaire, toute minute est une minute heureuse, où vivre ne pèse rien, nous nous sentons vivre, lourdement vivre. La gaieté que nous éprouvons de temps à autre n'a rien de commun avec le bonheur. Nous sommes inquiets ; nous bouillonnons de possibilités, mais sans cadres, sans doctrines, tout acte et toute pensée nous semblent être jetés au vent sans profit et perdues sans retour.

Dans la libération du territoire, dans le monde nouveau en gestation, nous voudrions faire quelque chose, nous en sentons le devoir, mais comment, et vers quoi ?

Cette feuille veut apporter une réponse :

Nous voulons une France libre. Une cause juste en 1939 l'est encore en 1943, et ce n'est pas lorsque l'on git les épaules à terre que l'on s'entend avec un adversaire pour l'établissement d'une paix durable. Nous faisons bloc derrière le Comité Français de la Libération Nationale, seul gouvernement Français libre de ses actes ; nous notons qu'il est souvent, du fait de l'éloignement, mal renseigné sur l'état d'esprit qui règne en France. Comme l'a dit lui-même Charles de Gaulle, il ne peut s'agir que d'un gouvernement provisoire. La véritable France se trouve sur le continent.

Nous notons également qu'il se heurte à de nombreuses difficultés dues à la divergence de certains de nos intérêts et de ceux des Alliés.

Cette résistance, cette volonté de libération ne peut être un but en soi. L'intérêt supérieur du pays exige que la libération ait lieu dans l'ordre et non dans l'anarchie. Or, il n'y a pas en envisager que l'hypothèse d'un débarquement ; il y a celle d'un Armistice qui, du jour au lendemain règle autour d'un tapis vert la question de la France, il y a celle de l'Armée Allemande, lassée, se révoltant contre ses cadres.

Dans toutes ces hypothèses, il nous faut être organisés ; il nous faut prendre conscience de notre force. Mais cette force ne doit pas se borner à libérer dans l'ordre, elle doit s'attacher, dans la veillée d'armes, actuelle, à préparer une reconstruction.

Aussitôt, la libération obtenue, il nous faudra prendre position derrière certains des hommes qui se montreront capables de prendre le pouvoir. Cette prise de position devra être rapide, afin de limiter au strict minimum, la période d'inter-règne. Donc elle aura dû être éclairée avant par l'adoption d'une base doctrinale. Des préoccupations semblables agitent littéraires ou scientifiques. Des solutions semblables de bon sens s'ébauchent déjà. Cette recherche de la doctrine doit avoir enfin en nous, un retentissement plus profond. Ce souci national ne devra pas s'éteindre. Autrefois l'Étudiant faisait de la politique un prétexte à chahut. Puis, une fois le diplôme obtenu, les chaussons aux pieds, il se renfermait dans sa tour d'ivoire.

Or, nous, futurs ingénieurs, professeurs, membres de professions libérales, nous constituons non une classe, mais une manière de penser, de sentir, de vivre, qui est très exactement celle que le nom de France fait surgir à l'esprit. Nous sommes de la même argile que le Paysan et l'Ouvrier. Nous ne devons pas nous livrer et livrer par là même le paysan et l'Ouvrier aux intrigues des politiciens, ou à l'agitation des anarchistes. Notre devoir est de prendre position, et de par notre place dans l'armature économique et sociale de dire notre mot.

En conclusion, nous nous traçons un triple but dans le cadre étudiant.

A. — Organiser notre résistance, par la lutte contre la déportation (déportation qui n'est qu'en

sommeil en ce moment) par la diffusion de tous les renseignements que la Presse officielle ne peut nous donner.

B. — Organiser une force dynamique et ordonnée pour le jour de la libération.

C. — Démêler la Doctrine économique, sociale et politique qui devra nous guider. Pour cela, créer dans chaque Ecole, et dans chaque Faculté, des Comités d'Etudes travaillant des problèmes communs en se servant de l'expérience des aînés, aux idées neuves qu'ils peuvent connaître. Cette feuille leur servira d'organe de liaison.

Nous ne sommes pas un nouveau parti de résistance. Nous travaillons avec ceux déjà existants. Nous diffuserons leurs journaux. Donnez-nous votre confiance ; nous ne démentirons pas ; ce sera notre plus belle récompense et notre plus grand soutien pour ce but merveilleux :

Une France libre, forte et harmonieuse.

Loïc HARLAT.

FRANCE DE DEMAIN A LA RECHERCHE D'UNE DOCTRINE

Il est entendu pour tout le monde que rien ne peut être fait en France tant que le territoire national est occupé par l'ennemi, et que la lutte contre celui-ci est le premier objectif à viser. Mais rien ne serait plus dangereux que de se refuser à regarder au delà. Dès le jour de la libération, il faudra construire et cela ne saurait s'improviser. D'où la nécessité de fixer dès maintenant les lignes directrices de cette reconstruction.

Le but est simple. En face de la barbarie hitlérienne, en face d'autres conceptions non moins barbares sous des dehors parfois plus séduisants, nous voulons revenir à une civilisation vraie, à une civilisation humaine ; il nous faut une France où tous les hommes puissent vivre, et vivre d'une façon digne d'eux. Telle est la tâche pour laquelle nous sommes aujourd'hui mobilisés et que nous voulons mener à bien.

Pour y arriver, il faut, nous semble-t-il, résoudre trois problèmes.

I. — Un problème politique : comment l'État pourra-t-il être le défenseur des intérêts de tous, et non d'une poignée de politiciens ou de financiers, voire de militaires ? Le suffrage universel a bien montré, en quatre-vingt-dix ans de fonctionnement qu'il ne résolvait pas la question ; la masse se laisse séduire par la rhétorique et les promesses faciles des démagogues et vote en fin de compte pour des gens qui ne se soucient pas de la défendre parce qu'ils ne sont pas issus d'elle et n'ont jamais même essayé de vivre ses problèmes.

II. — Un problème social et économique, dont l'urgence vitale a souvent échappé aux bourgeois parce qu'ils étaient des privilégiés de la fortune. On ne parle pas de liberté ou de grandeur de la nation à un homme qui a faim, ou à un homme qu'abrutit un travail inhumain. Du pain d'abord pour tous, et des conditions de travail acceptables. « Le propre de l'homme, a dit un philosophe, est de faire coïncider sa vie avec sa préoccupation la plus habituelle, le propre de l'esclave est de les séparer ». A nous, pour la plupart hommes libres, de mettre fin à l'esclavage de tant d'autres. Nous nous souviendrons que le problème social est technique bien plus que sentimental, aimer et connaître le travailleur, ouvrier ou paysan, est très beau, c'est même très nécessaire, mais est absolument insuffisant. Il nous faut des hommes.

X RESISTANCE

5, RUE DU HAMEAU

92190 MÈNÉTON

tions qui les défendent et empêchent les « classes dirigeantes de devenir des classes profitantes » de nombreuses expériences ont été tentées, en ce sens dont il faudra voir et apprécier les résultats.

III. — Un problème *moral et spirituel*. Nous sommes de ceux qui croient qu'il y a une âme de la France, à laquelle nous tenons plus encore qu'à son corps ; or, cette âme de la France paraît souvent mourante. Pour la ressusciter, il faut s'entendre sur l'orientation à donner aux institutions par lesquelles se forge l'âme des Français ; école, mouvement de jeunesse, armée (et chantiers). Il faut voir comment tirer parti du cinéma et de la radio, du sport et des loisirs de toute sorte, dont l'influence est si considérable.

Sans contraindre personne, la cité doit mettre chacun à même de réaliser ce qu'il y a en lui de meilleur, de « devenir ce qu'il est ».

Tels sont pour nous les problèmes de base que la France de demain devra résoudre si elle veut vivre. Aider les jeunes Français de bonne volonté, à y réfléchir, réunir pour eux les éléments d'une solution viable et réaliste, voilà notre ambition. Si nous y réussissons il nous semble que nous n'aurons pas failli à notre idéal qui est simplement de servir. Raoul MIRA.

RÉTROSPECTIVE

Notre inquiétude actuelle tient, pour beaucoup, au manque d'éléments sérieux qui permettraient d'envisager l'avenir avec clarté. Nous avons peu d'informations, du moins que nous puissions croire impartiales et désintéressées. Quant à nos jugements, la guerre a trop montré la fausseté de certains pour nous dispenser de réviser les autres. Il est vain de s'apesautir sur des problèmes de détail, n'intéressant chacun qu'un petit groupe, problèmes d'ailleurs insolubles pour l'instant. Mais la question que tous, nous agitions en nous, la situation de la France après la guerre, nous ne pouvons renoncer à l'éclaircir. Que l'on n'en fasse pas un sujet défendu ! Et moins encore feindre d'ignorer parce que la vérité est peu souriante ! Là, au contraire, nous pouvons juger plus sainement parce que l'histoire donne le recul nécessaire à la vue d'ensemble. La guerre peut être un épilogue brusque et déconcertant, mais l'action est plus lente et facile à suivre. Nous voulons comprendre. On dit que nous sommes les représentants d'une France décadente. Pourtant la génération de nos pères était victorieuse, et celle de Napoléon ne nous paraît pas si lointaine. C'est remonter bien haut, direz-vous. Oui, et surtout que le XIX^e siècle est le plus riche que nous connaissions. Mais les faits que nous y puiserons n'en seront que des guides plus sûrs. Quelle était donc, il y a 150 ans l'image de notre planète ? L'Amérique s'éveille, l'Afrique ne livre encore que ses côtes, l'Asie, à masse énorme, fait monde à part. Pour nous, l'Europe est le centre de l'action. Les principaux personnages s'appellent : Angleterre, France, Prusse, Russie. Un moment, la France semble l'emporter. Nous sommes en 1809. Cinq ans plus tard, la partie est de nouveau équilibrée. Mais devant l'Angleterre nous avons perdu sur mer. La Prusse se sent grandir. La Russie reste lointaine et inconnue. Or, ce siècle est prodigieux ! Pendant des millénaires, le cheval et la voile ont été les seuls moyens rapides de locomotion. Et voici que naissent les machines à vapeur, les moteurs, l'électricité. Un pays parmi les plus vastes, fort de toutes ses richesses, fait son histoire, ne subissant qu'un remous ; les U.S.A. définitivement nés de la guerre de Sécession. Plus rapidement encore, le Japon renaît, nation moderne. Et qu'a fait la France pendant ce temps ? Devant se protéger d'un voisin toujours plus menaçant, elle rebâtit néanmoins un Empire. Qui dira qu'elle a chômé ? Mais elle n'est pas seule en Europe, et l'Europe n'est plus un monde séparé. Les armées sont devenues nationales, l'industrie, activité prépondérante. Chaque nation doit compter sur sa population et son sol. Le Bloc Métropole-Empire possède l'un et l'autre. Il suffirait d'organiser et de protéger. C'est contre cet obstacle que nous butons. Alors que le monde était en transformation nous avons, depuis la Révolution, dépensé une partie de nos forces, à établir nos institutions. Si l'idéal qui les anime a rallié l'unanimité, la mise en application est moins aisée et les heurts n'ont pas disparu. Cette recherche passionnée est

noble, mais paralysante. Mais plus paralysante encore cette obsession de l'envahissement qui nous replie sur nous-mêmes. Tellement que la fondation de cet Empire, créé par quelques hommes plutôt que né d'un plan, fut combattu par ceux qui redoutaient de voir nos forces éparpillées.

Telle est l'esquisse de notre situation. Que d'autres pays soient nés plus grands, nous n'y pouvons rien. Mais écarter le danger allemand, et guérir le mal intérieur, voilà notre tâche. Et les moyens sont en nous ! Cela donne la mesure, il ne faut pas seurrer, mais moins encore désespérer ou se résigner. Qu'on ne parle plus de la France pays de petite culture et d'artisanat. Elle sera agricole et industrielle si nous le voulons. Sans compter les domaines où la valeur ne se traduit pas en chiffres. D'ailleurs, ce qui importe c'est moins le futur problématique que le présent et nous devons agir pour en trouver l'issue.

Là est notre devoir, qu'il soit notre fierté !
François VALTRIN.

Habillez-les en vert, habillez-les en rouge, ils foutent le camp tout de même (Ferdinand I^{er}, Roi des deux Siciles, parlant à son fils des soldats italiens).

JEUNESSE à la RECHERCHE d'un IDEAL

On parle beaucoup depuis l'armistice de la jeunesse française. On en a dit parfois du bien très souvent du mal. On a créé des centres, des chantiers. Mais jamais on a essayé de la comprendre. On a plaint les jeunes. Mais on n'a pas réalisé ce qui leur manquait. On a voulu relever la jeunesse par « le bas ». On lui a répété sans cesse qu'elle était une génération de vaincus. Mais on ne relève pas une nation, et surtout pas une jeunesse sans enthousiasme. Ce qu'il lui faut, c'est un idéal, c'est un but, pour sa vie, son ardeur et sa foi.

La jeunesse française souffre aujourd'hui d'un manque d'idéal. Rien n'est offert pour l'enthousiasmer. J'ai souffert comme souffrent aujourd'hui beaucoup de jeunes qui ne trouvent pas dans la France actuelle leur idéal. J'ai connu cette angoisse de se dire que l'on n'est bon à rien, et que sa vie on ne peut même pas l'offrir dignement à sa Patrie, même pas renouveler le sacrifice de ceux de 1914. Et alors, peu à peu, insensiblement, s'infilte en nous, l'abattement, le désespoir, le sentiment réel, cette fois d'être vaincu. Beaucoup de jeunes ne savent même plus où est leur devoir. Sans chefs, leurs maîtres leur préchent le travail en Allemagne, faisant lâchement appel à leurs meilleurs sentiments.

Mais il nous suffit de réfléchir, de nous replonger en nous-même pour trouver notre devoir. Si en 1939 l'Allemagne nous avait appelés dans ses rangs, qu'aurions-nous répondu ? Nous avons été battus, certes, mais la guerre n'est pas terminée. En allant travailler dans le Reich, avez-vous songé que c'est contre vos frères, vos amis qui se préparent en Afrique que vous travaillerez ? Non, ni en 1939, ni en 1943, notre devoir n'a jamais été de partir en Allemagne.

Dans la période de grands troubles que nous traversons, où un à un dans les cadres de la vie morale et sociale s'écroulent, emportés par la tourmente, c'est au fond de nous-mêmes, avec notre magnifique bon-sens de Français, que nous devons chercher la vérité. Abandonnons pour quelques instants le monde extérieur et recherchons en nous les directives de notre conscience qui seule peut nous dicter notre devoir. Car plus que jamais, aujourd'hui, le devoir est une notion personnelle. Cette recherche de nous-même en nous-même nous isole de l'atmosphère viciée qui nous environne. Et si, parfois, elle accroît notre sentiment de « piétinement » d'inutilité, n'oublions pas que la période que nous traversons n'est qu'une transition : un jour viendra où la France enfin libre, devra se reconstruire. Il ne nous suffira pas d'entretenir un mécanisme déjà existant, il faut en créer un neuf, il faut et il faudra reconstruire. Et c'est en nous-même que nous devons maintenant pendant cette période d'attente chercher comment opérer cette reconstruction comme rendra à la France le titre magnifique qu'elle s'acquiert dans l'histoire : « champion de l'Humanité ».

Hubert VERTEL.

Faites Lire et Diffuser "ESSOR"

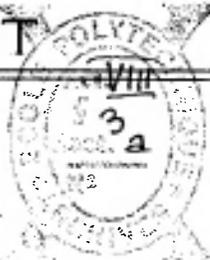
ESSOR

X RESISTANCE

5, RUE DU HAMEAU
92100 MELUN

L'AVENIR DE L'ÉTUDIANT

ESSOR



N° 2 - 1^{er} FÉVRIER 1944

Il ne faut pas qu'il y ait un homme de guerre en repos en France tant qu'il y aura un Allemand de ce côté-ci du Rhin.

TURENNE

LETTRE MISSIVE à Monsieur le MARÉCHAL SMUTS

Monsieur le Maréchal,

Si nous en croyons la renommée, vous auriez prononcé récemment un grand discours au cours duquel, de votre bouche auguste et méprisante, seraient tombés ces simples mots : « La France est morte ».

La France, Monsieur le Maréchal, lutte pour sa liberté et pour sa vie, et chaque jour allonge la liste de ses martyrs.

Le sang de nos héros est un démenti à vos singuliers propos.

C'est en leur nom que nous élevons, avec toute la force dont nous sommes capables, une protestation solennelle contre cette affirmation impie.

D'abord parce qu'elle n'est pas vraie. Mais le serait-elle, ce n'était pas à vous de la prononcer.

Ce n'était pas à vous, Monsieur le Maréchal. Vous représentez un pays qui n'a donné au monde ni un artiste, ni un penseur, ni un savant, ni un grand soldat, ni un homme d'Etat.

Ce n'est pas ici le lieu de détailler l'immense apport de la France à la Civilisation dont vit le monde. Il suffit d'y songer pour voir surgir ses légions de saints, de héros, de créateurs.

Connaissez-vous, Monseigneur le Maréchal, la fable du lion devenu vieux ? L'âne s'approche et lui donne un coup de pied.

Pendant, à cette seconde d'humiliation suprême, le lion reste le lion... et l'âne reste l'âne, Monsieur le Maréchal !

Mais il se trouve que le lion n'est pas devenu vieux, l'âne s'est trompé, le lion ne va pas mourir.

La France est seulement blessée, pour s'être battue au premier rang, en défendant la cause de toutes les nations, dont la vôtre, Monsieur le Maréchal.

C'est en montant la première à l'assaut qu'elle a reçu les coups et, risante, elle trouve encore la force de résister à son vainqueur, de fournir plus de martyrs à la cause commune que ceux qui l'insultent ou la raillent.

D'autres fois, au cours de notre longue et glorieuse histoire, nous avons connu des éclipses semblables. Quand le soleil disparaît derrière un nuage, il n'y a que les sots pour croire qu'il va cesser de briller.

Le nuage passera.

Souvenez-vous du Roi de Bourges, Monsieur le Maréchal... La France était morte aussi, en ce temps là, et Pabry, Calais et Fontenoy n'ont pourtant pas manqué de suivre, comme les traités de Westphalie ont suivi le traité de Madrid, comme la Marne a suivi Charlevoix.

La France n'est pas morte, car elle dispose de la réserve inépuisable de nos cerveaux, de nos cœurs et de nos bras.

Alors, méfiez-vous ! Le Lion va encore...

« ESSOR » n'est pas un journal de résistance de plus. Ce doit vraiment être le journal de l'étudiant, votre journal. Nous avons été informés des réactions qu'a suscité le premier numéro, ébauche encore imparfaite de ce que nous voulons faire. Nulle part il n'est tombé dans l'indifférence. Il a éveillé de l'intérêt, soulevé des discussions, rencontré des critiques. Beaucoup de ces critiques sont justes, et nous les acceptons. Nous espérons même en susciter d'autres. Éveiller votre intérêt, c'est là notre but. Car « il ne s'agit pas tellement de faire lire que de faire penser » (Montesquieu). Nous ne prétendons pas dans ce journal, dans cette simple feuille, apporter une doctrine complète, des réponses définitives à tous les problèmes angoissants qui se posent à nous. Il n'y a pas peut-être de solutions définitives : il n'y a que des gens qui cherchent en commun, avec la même volonté anxieuse. Nous ne bâtissons aucune construction qui se suffise à elle-même. Nous vous apportons des éléments de pensée.

Car il faut penser, même maintenant. Surtout maintenant. La révolte qui saisit la France est sans doute quelque chose de spontané. Ce doit être aussi une manifestation intellectuelle, d'une toute autre envergure. Le mouvement actuel est beaucoup plus qu'une révolte contre un conquérant déjà battu, c'est l'envoie d'un peuple qui renait.

On dit que les études favorisent l'esprit de décision. ETUDIANTS, à quoi vous servent vos études ? Les parchemins, les belles situations ? Que tout cela compte peu ! Alors qu'à côté, la vie est si belle, si passionnante, qu'une si belle tâche nous attend ! Travaillez, étudiez, que la passion de savoir, de connaître vous saisisse ! Mais dans quel but ? Dans celui de vous former, d'être un homme digne de l'époque qui s'ouvre devant nous. Quel bonheur au fond, de connaître cette époque exaltante, au lieu d'avoir vécu 40 ou même 10 ans plus tôt, au milieu du luxe et de la décadence ! Bardez-vous le cœur d'énergie, ouvrez-vous à la vie, vous lui serez reconnaissant de ce qu'elle vous apportera en retour. Et vous pourrez ainsi contribuer à la tâche qui doit être la nôtre : remettre la France à sa place dans le monde.

N'êtes-vous pas frappé du changement d'atmosphère qui se manifeste au Quartier Latin et ailleurs ? Lorsque vous rencontrez un camarade, c'est les yeux dans les yeux que vous l'abordez. Plus de vanerie, mais une confiance magnifique, totale. Réfléchissez sur tous les problèmes que nous posons ici ; discutez-en entre camarades (et sachez qu'il se trouvera presque toujours un des nôtres parmi vous). Pensez-y aussi, seul, chez vous. **QUE JAMAIS NE VOUS QUITTE L'IDEE DE LA PATRIE.**

Profitez de cette Résistance, de cette occasion unique de vous former qui s'offre à vous. Faites de vous un homme de choc. La France en aura besoin pendant les mois qui s'ouvrent. Elle en aura encore besoin pendant 30 ans et plus. Ce n'est que par un travail long et tenace que nous redeviendrons ce que nous n'aurions jamais dû cesser d'être, une **GRANDE NATION.**

Ne croyez pas qu'au sortir des événements actuels, doit s'instaurer une ère béate de confort et de plaisir. Ce n'est pas pour cela que nous combattons. La paix est un état précaire, et qu'il faut constamment mériter.

Ne jouez pas au conspirateur comme des enfants. Non ; une volonté ferme, claire, comme celle d'un Français de bonne race, voilà ce qu'il nous faut. Attachez-vous aux sentiments forts, qui vous engagent tout entier. Perdons cette habitude que nous avons de juger de toutes choses avec le même détachement. La vie n'est pas neutre, il faut choisir, et hardiment faire sa route.

Ici, dans ce journal, nous ferons le moins possible de politique, au sens qu'on pouvait donner autrefois à ce mot. Par contre, tout ce qui est de la cité, tout ce qui est politique, au sens primitif du mot, sera de notre domaine.

Qu'un souffle plus large nous anime. Nous examinerons tous les problèmes qui constituent ceux de la France de demain, ceux qui sont posés dans cet article, les problèmes de l'armée, de l'éducation, de la formation civique, de la pensée française, voire même des problèmes touchant plus directement à la constitution de l'Etat. Nous aurons pour cela un double but : éclairer ceux qui auront demain à reconstruire la France, leur faire connaître l'opinion, non négligeable, de jeunes Français de France ; en second lieu, nous faire acquérir un véritable esprit commun en nous habituant à réfléchir sur tous ces problèmes, à les poser, à les résoudre toujours avec le même esprit français.

Ce journal sera aussi pour vous un moyen d'information, un organe de liaison, qui vous tiendra au courant de la Résistance française. Enfin, il sera le guide qui vous éclairera, qui vous donnera des consignes à suivre, qui vous montrera comment Servir.

MAZEPPA

Réflexions sur l'École de Demain

Il y a quelques années (en 1936, si nos souvenirs sont exacts), le vieux Ministère de l'Instruction Publique devenait « Ministère de l'Éducation Nationale ». Simple question de mots en apparence, mais qui pose en fait un problème capital : l'École (nous entendons par là l'enseignement à tous ses degrés) a-t-elle pour seul but de former des cerveaux, de faire enregistrer à chacun une certaine somme de connaissances plus ou moins utiles, ou bien a-t-elle une mission formatrice atteignant l'homme tout entier ?

La première position est en gros celle qu'appliquait l'école d'avant la guerre. Est capable d'enseigner quiconque possède un certain diplôme attestant (théoriquement) la possession d'un certain bagage intellectuel. Le maître reçoit, en outre, parfois une formation pédagogique (réelle pour les normaliens primaires, nulle pour les autres), et le voilà lancé.

Cette conception a fait ses preuves. La famille, qui restait seule chargée de l'éducation proprement dite, n'a pas été capable de l'assurer. D'ailleurs l'école soustrayait les enfants à son influence pendant la majeure partie du temps (surtout dans le cas des pensionnaires, demi-pensionnaires et des enfants fréquentant les cantines scolaires). Les enfants se développaient sans contrôle et l'expérience a prouvé que les meilleures tendances n'étaient pas les plus fortes. On a voulu sauver les hommes après leur sortie de l'école, mais il était trop tard. L'expérience des Chantiers, par exemple, a montré qu'on ne recrute pas en huit mois des hommes de vingt ans et que seule une élite peut être atteinte efficacement. C'est à l'école qu'il faut commencer.

Or, l'école dispose pour agir d'une foule de moyens. Elle peut et doit exploiter en les adaptant les techniques mises au point par les divers mouvements de jeunesse. S'adressant à tous et non à une élite, elle obtiendra sans doute des réalisations moins brillantes, mais elle ne sera pas pour cela moins utile. Chaque enfant doit pouvoir, sans appartenir obligatoirement à un mouvement de jeunesse (ce qui aboutirait tôt ou tard au système totalitaire du mouvement unique), apprendre à observer, à se servir de ses mains, à se « débrouiller » un peu partout. Dans ce domaine d'ailleurs, les « loisirs dirigés d'hier. l'éducation générale » d'aujourd'hui sont des expériences dont il faudra tenir compte.

(à suivre)
Raoul MANI.

CLASSE 44, VOILA TON TOUR.

Vichy veut vous faire recenser pour vous mettre au service de l'ennemi. Mais vous savez où est votre devoir : *Pas une heure de travail pour le Boche. Pas la honte et le déshonneur avec les lâches de Vichy.*

Vos aînés vous ont montré le chemin de l'honneur. Vous les rejoindrez dans les maquis, dans les rangs de la Résistance. Ils vous attendent.

La France compte sur vous.

VIVE LA LIBERTÉ.

VIVE LA FRANCE.

Organisation Civile et Militaire
des Jeunes.

L'ARMÉE DANS LA NATION

Trop de gens en France se sont habitués à parler de l'armée au passé, sans avoir ressenti qu'avec cette petite armée de l'armistice c'était le dernier signe de la puissance française que l'Allemagne effaçait, cette Allemagne qui prétend ne rien nous demander qui soit contraire à notre honneur ; mais pouvait-elle profaner plus odieusement l'honneur de la France qu'en désarmant ses derniers soldats ?

Courbés sous l'insulte, habitués à les supporter d'ailleurs avec une indifférence résignée, trop de Français n'ont guère réagi. Ils gardent leurs dernières facultés de s'émouvoir pour les questions qui les touchent directement, ils ne connaissent plus de colère que « la colère du ventre ». La honte de la France ne les fait pas rougir, l'angoisse de l'avenir de la France ne les étreint pas. Leurs yeux ne voient plus que le personnel et l'immédiat, le profit à tirer du malheur des autres. Petits et médiocres, avides et mercantiles, ils ne savent que sourire de ceux qui croient encore à la grandeur et à l'acte gratuit, au sacrifice et au don de soi. Battus et contents, ceux-là sont bien de la race des vaincus, débâchés que la tempête a arrachés et qui s'écroulent et se décomposent. Si la France se refait cela sera sans eux et s'il le faut contre eux.

Contre toute cette mesquinerie, une force pourra et devra se dresser victorieusement, l'Armée. Mais il faudra qu'elle diffère nettement de celle que nous avons connue, qui s'était laissée étouffer par la dégénérescence de la Nation et avait accepté de vivre à part, en parente pauvre. On en avait fait une sorte de réserve de matériel et de personnel qui servirait peut-être un jour, mais qui était pour l'instant bien encombrante, voire même trop coûteuse, et bruyante avec cela, sorte de cheval à l'écurie dont les rations étaient soigneusement rognées.

C'était en somme la séparation de l'Armée et de la Nation.

C'est très exactement le contraire qu'il faudra faire. L'Armée doit prendre une place d'honneur dans la Nation. Sans doute son rôle fondamental restera-t-il la défense de l'indépendance de l'État et la garde des frontières, mais ce ne sera là qu'un aspect de son rôle, aspect en quelque sorte temporaire. En tout temps, l'Armée sera l'éducatrice de la Nation.

Préant le jeune Français au sortir de l'école, elle aura à en faire non seulement un guerrier, mais un citoyen (peut-on d'ailleurs être un bon guerrier sans être un bon citoyen ?) et un homme. Elle le rendra fort physiquement, elle le rendra fort moralement, prolongeant ce qu'aura commencé l'école, mais avec des moyens puissants dont elle seule peut disposer. Elle éduquera son esprit à comprendre des idées de base : *Honneur, Discipline, Patriotisme*, qui les assimile mieux à 20 ans qu'à 13 ans.

Voici ce que l'Armée donnera à la Nation. Mais en échange, elle devra y puiser, et dans son élite, ses éléments permanents, car aucune médiocrité n'a sa place dans cette Armée.

Comme toute vie, c'est par un double courant d'échange que se caractérise la vie de l'Armée dans la Nation.

C'est ce rôle de l'Armée dans la Nation que nous étudierons dans les articles qui suivront. Nous évoquerons au préalable quelques exemples : celui de la France d'avant 1914, de la France d'entre deux guerres, de l'Armée de l'Armistice.

Nous pourrions alors préciser quelques-unes des idées que nous avons esquissées et sentir ce que doit être l'Armée dans la Nation.

GUERARD.

MISE AU POINT

Prenez garde aux mensonges de la propagande nazie. On veut vous faire croire que le maquis a été à l'origine et participe à ce que cette propagande appelle le terrorisme. On veut vous faire croire que les gars du maquis sont devenus des chauffeurs et des brigands de grand chemin. C'est une nouvelle et suprême tentative pour essayer de diviser la jeunesse française.

Comment n'avez-vous pas dépiqué ce grossier artifice de propagande ? Lorsque vous lirez dans le journal, en lettres majuscules : « Une mère est assassinée sous les yeux de ses enfants » et au-dessous, en minuscules « 60.000 paires de chaussures sont dérobées aux chaufteurs de la jeunesse », comment ne comprenez-vous pas que le simple accouplement de ces deux faits constitue un mensonge éclatant ? Il s'agit pour les Allemands de confondre dans les esprits les crimes de droit commun avec les opérations nécessaires à la vie du maquis.

Il y a des choses que vous devez savoir. Le maquis est une organisation militaire. Il a pour but la libération du territoire. Il mène contre l'ennemi une guerre partisane. Il est obligé, pour sa subsistance, d'opérer un certain nombre de réquisitions. Mais ces réquisitions sont faites, presque exclusivement sur les biens de l'État. Dans la lutte, il est amené à exécuter des traîtres, Allemands ou Français.

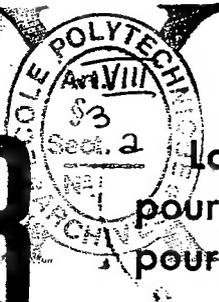
Il y a en France, comme il y en a toujours eu des crimes et des vols. S'il y en a aujourd'hui bien davantage, c'est que le pays est en état d'anarchie. Mais qui est responsable de cette anarchie ? Est-ce le maquis qui se bat pour la France ? Est-ce le gouvernement de Vichy, qui parce que la conscience française s'est détournée de lui est impuissant à faire respecter son pouvoir ?

Apprenez une dernière chose : si le gouvernement du Maréchal est aujourd'hui impuissant à faire régner l'ordre, le maquis Français commence à s'en charger. En Haute-Savoie, il existe une police du maquis. Dans la région des Alpes, du Jura, de la Saône-et-Loire, des hautes de brigands qui rançonnaient le pays ont été, par nos soins, arrêtés et exécutés.

La France a aujourd'hui, perdu son ancienne loi. Plus personne n'obéit aux ordres de Vichy. Sachez que nous n'admettrons pas pour autant, l'anarchie et le pillage. Il est en train de naître dans le pays une police et une loi de la France libre.

X RESISTANCE

5, RUE DU HAMEAU
92100 MEUDON



ESSOR

La Jeunesse n'est pas faite pour le plaisir, elle est faite pour l'héroïsme.

Paul CLAUDEL

L'AVENIR DE L'ÉTUDIANT

N° 3 - 1^{er} MARS 1944

ESPRIT DE RESISTANCE

VICHY ou l'Erreur Politique

Voilà plus de trois ans que ce mot a jailli. Voilà plus de trois ans qu'autour de ce mot a lieu le grand rassemblement de la terre de France.

ÉTUDIANTS, il est de notre rôle et de notre fonction d'écrire la signification de cet esprit, base de notre grande union.

A la source, il y a la grande inquiétude, la merveilleuse insatisfaction, la soif d'absolu et de perfection, semblables à celles qui animaient les croisés de Saint Louis ou les soldats de l'An II.

Il y a notre soif de justice « l'honneur de ce pays et de cette race » qui nous pousse « à vouloir que ça aille bien, à en faire plus que son compte », soif par laquelle PEGUY caractérisait l'esprit révolutionnaire, la force révolutionnaire de la France.

C'est parce qu'il est animé de cette soif que l'Étudiant français va aujourd'hui à la Résistance.

La Résistance, c'est le moyen de s'opposer à l'envahisseur, c'est aussi l'ardent brasier des énergies françaises ; c'est la fusion de toutes les volontés en une de illéger le territoire d'abord et d'assurer ensuite à la France une vie saine, un rayonnement sans égal.

Pourquoi va-t-il à la Résistance ? Parce que la Résistance est la seule position compatible avec un patriotisme éclairé. Elle est la seule qui permette aux Français de ne pas rougir d'eux-mêmes, d'espérer une renaissance et d'y contribuer.

Les Étudiants, que leur métier forme au maniement des idées, doivent non seulement connaître les raisons d'adopter une attitude de résistance, mais encore les exprimer à l'usage de tous ceux que leur instinct seul a conduits à prendre cette position. Ils doivent être ceux qui expriment clairement les idées que tous les Français sentent plus ou moins confusément. Ils doivent crier à tous les Français : « Non ! Tous les sophismes du monde n'arriveront pas à faire prendre pour de la haute politique ce qui n'est que de la haute trahison ! »

Résister, c'est là notre seul moyen de vivre, S'abstenir, au contraire, c'est s'abandonner, travailler pour l'étranger quel qu'il soit. Cela, notre fierté ne peut l'admettre.

Nous n'avons pas plus la tutelle de l'occupation que l'aumône d'une libération. Peut-être n'aurons-nous que 10 Divisions sur le front de 1944. Devrons-nous rappeler que dans le même combat, en 1914, en 1939, la France a fait tout son devoir et même d'avantage ?

Agissons de telle sorte que nous n'ayons pas à rougir de nous. Nous sommes dépositaires de l'honneur français. De par notre sang, nous avons une mission : maintenir et accroître l'immense patrimoine que résume le mot, France.

Sans doute ce combat, serions-nous plus heureux si nous pourrions l'affronter au grand jour, à visage découvert.

Tous, nous avons brûlé de franchir les Pyrénées, rejoindre la France combattante et mener à son côté une lutte éclatante, pleine de gloire.

Mais c'est ici qu'il faut servir, c'est ici qu'il nous faut lutter contre l'Allemand, qu'il nous faut maintenir la France. Que chaque Étudiant se conduise comme un mobilisé sous les armes.

Que chaque Étudiant prenne conscience que, comme tous les Français, mais à un degré supérieur, il est responsable d'une parcelle de l'Honneur Français, d'une goutte du sang de la France. Qu'il se souvienne qu'à toute heure des Français, ses frères, tombent dans le gigantesque combat.

Que ces héros ne doivent pas mourir en vain, Qu'il est de son devoir impérieux de contribuer effectivement à la renaissance française, afin que

NOTRE FRANCE,

celle que nous aurons forgée avec notre courage, nos souffrances, notre jeunesse et, au besoin, avec notre sang, se dresse devant le monde étonné, plus belle que la France de 1939 dont nous n'ignorons pas les tores, comme autrefois, après la guerre de Cent Ans, les guerres de religion et la défaite de 1870, s'était dressée la France de Jeanne d'Arc et de Louis XI, la France de Richelieu et de Louis XIV la France de Gallieni, de Joffre, de Lyauté... et de FOCH !

Loïc HABLAT.

Les trois années qui viennent de s'écouler apportent sur l'action politique de lucides enseignements. Elles constituent ce qu'il faut bien appeler l'expérience de Vichy dont les « droites » ont été les maleheureux acteurs.

Ils ont pris le pouvoir avec une évidente bonne volonté et un incroyable orgueil. S'il était louable de vouloir sauver ce qui pouvait l'être, il était condamnable de prétendre qu'ils fussent les seuls à pouvoir diriger et conduire.

Vichy a méconnu les émigrés et ignoré l'opinion publique. Ce sont deux erreurs monumentales.

Ils n'ont pas vu que les émigrés de 1792 luttèrent avec la coalition contre la France, les dissidents de 1943 combattaient avec la coalition contre l'ennemi de la France. Ils ont déduits du principe juste que le peuple n'est pas désigné pour gouverner, que l'on pourrait gouverner en dehors et contre le peuple. Ils ont cru que l'autorité était unilatérale, sans savoir que l'adhésion et l'obéissance créent la véritable autorité. Ils ont conclu de la notion « maurassienne » d'après laquelle la politique n'est pas affaire de sentiments, que l'on pourrait ignorer l'affectivité de tout un peuple. Ils avaient raison d'estimer qu'on ne peut vraiment gouverner que sur le territoire, que les émigrés n'oublient pas et qu'ils apprennent peu.

Le gouvernement de Vichy en allant contre la Nation est infiniment plus loin d'elle que les émigrés et sans l'excuse légitime de la distance. Les émigrés interprètent beaucoup plus réellement les vœux profonds de la France.

Plus le temps s'écoule, plus ceux-ci se rapprochent du pays, plus ceux-là en divorcent.

La vraie France n'est pas à Vichy, elle est à Alger, elle est ici, dans cette « résistance » qui, de plus en plus s'affirme comme le ciment de notre nouvelle unité.

L'attitude de Vichy aurait pu à la rigueur se justifier si elle avait été couronnée en définitive par la reconquête de notre souveraineté. Mais Vichy n'a su qu'abandonner les quelques prérogatives qui lui restaient et finalement abdiquer sans aucun prétexte noble, sans un mot !

LA FRANCE EST ECHEVREE !

La France l'était déjà par les politiciens de 38 et 39 qui n'avaient ni le courage ni la volonté de prendre une détermination énergique, qui laissaient l'Autriche, la Tchécoslovaquie, la Pologne, sans rien dire et surtout sans rien faire ; ces politiciens qui ne savaient pas prendre les dures mesures nécessaires à la préparation efficace de la guerre. Vichy n'a fait que continuer.

Nous en avons assez de cette France de vieillards ! De cette France qui abdique ! Nous voulons une France intrinsèque avec l'Honneur national ! Une France résolue à jouer son rôle partout où elle a son mot à dire.

Thierry DRUMONT.

Nous vous remercions que le Journal reçoit volontiers vos suggestions et vos articles.

Ne cherchant pas à énoncer une doctrine, nous les ferons passer en raison de leur valeur, non de leur orientation politique.

Nous espérons par là, vous « heurter », vous forcer à penser par vous-même et vous pousser à approfondir par une étude personnelle les problèmes qui vous sont présentés.

ESSOR.

Une France Folle Belle - Mathieu Esc...

LE PROBLEME "SOCIAL"

La bourgeoisie est devenue aussi bête que la noblesse du 18^e siècle
Georges Sorel

Ethymologiquement, social signifie : qui se rapporte à la Société. Les problèmes sociaux sont ceux qui pose la vie des hommes en société.

Par une déformation très naturelle, il a désigné les problèmes posés par la structure même de la société, c'est-à-dire par la répartition des hommes en classes distinctes.

Une classe, c'est l'ensemble des individus ou plutôt des familles, dont la situation est semblable à un double point de vue :

— au point de vue économique, même rôle dans la production, même mode de rétribution du travail, même richesse ou même pauvreté ;

— au point de vue politique, même rôle dans la direction de la Cité.

Le problème social, c'est donc le problème des classes, et par conséquent le mot n'a aucun sens en lui-même. Il n'en prend un, que si l'on veut bien voir les deux aspects qui le caractérisent et quels problèmes il cache :

— un problème économique,

— un problème politique.

La direction de la production étant, en régime libéral, entièrement entre les mains du capital, il était « normal » que le profit allât en entier aux détenteurs d'actions, à la bourgeoisie capitaliste. Est-il juste qu'une seule classe accapare le profit qu'entraîne la production ? Sans doute, son rôle est loin d'être négligeable. Il a même été de premier plan, à l'époque de la création de la grande industrie. Il décline aujourd'hui. De plus en plus, les grandes entreprises, et surtout les banques, sont effectivement dirigées par des techniciens salariés. Les capitalistes se bornent à encaisser intégralement les profits sous forme de dividendes. En face des capitalistes, les salariés, depuis l'aide-manœuvre jusqu'au directeur technique, voire au directeur général, assurent le fonctionnement de l'entreprise et perçoivent, pour prix de leur effort, ce que veut bien leur rattacher le tout-puissant conseil d'Administration. Si le travail humain entraîne un profit, il n'est pas juste que ce profit soit accaparé par une classe. Il doit être réparti en tenant compte d'un double critère :

— les besoins familiaux de chaque producteur,

— l'utilité de chaque fonction économique (capital, direction, travail) et de chaque individu.

Rien n'a été fait en ce sens. Nous sommes restés à un régime établi au nom de la « liberté », au nom du « Peuple souverain » et qui n'a apporté à la classe laborieuse que la misère et la servitude. On comprend la révolte du travailleur. L'œuvre sociale ne l'étouffera pas, au contraire. Faire de la charité, ne doit pas être un prétexte pour éviter la justice. Le problème ne peut être résolu que par une réforme profonde dans la répartition du profit, c'est-à-dire, par l'abolition du salariat. Il reste ensuite à remplacer les détenteurs de capitaux dans leur rôle de classe dirigeante, de l'économie. À l'avenir, les vertus de commandement devront primer les influences des coffres-forts.

Est-ce par l'effet du hasard ou d'une savante politique, que parallèlement, la même classe joue le rôle de classe dirigeante de la politique ? C'est tout simplement l'effet du régime libéral où par a force des choses, qui détient la richesse, détient le

pouvoir. C'est parce que qui détient la richesse, la fortune dirige la politique de la Nation. Mais cette classe dirigeante a visiblement cessé d'exercer ses fonctions, comme la noblesse de 1789 avait fini de jouer son rôle politique. Et com me celle-ci se cramponnait aux droits féodaux, celle-là s'agrippe à la richesse et défend avec ce qui lui reste de force et de hargne, ses privilèges et la démocratie libérale qui les abrite. La fin de ce régime approche. Qui va succéder ? La nouvelle classe comprendra tous ceux qui ont une valeur de commandement car après une ère d'anarchie, le monde aspire à la hiérarchie dans tous les domaines, en politique aussi bien qu'en économie. Tous les hommes de valeur, aptes à commander, quelle que soit leur appartenance sociale actuelle : bourgeoisie, ouvriers, paysans, ont leur place dans cette aristocratie de demain. Par la suite son recrutement sera basé sur l'hérédité largement entendue « hérédité de fonctions » et non fatalement de « postes », corrigés par une admission relativement facile des valeurs individuelles nouvelles et par l'exclusion des non-valeurs. Autrement dit, la classe dirigeante de demain sera largement « ouverte ». Son rôle sera d'assurer l'encadrement économique, moral, politique de la Nation, c'est-à-dire de former des hommes pour toutes les fonctions de commandement, subalternes ou éminentes, dans la société hiérarchisée.

Comment s'opérera la substitution ? Nous avons le choix entre deux méthodes :

— Ou bien « laisser faire », laisser agir les lois naturelles des Sociétés, et alors l'explosion aura lieu un jour, la « Révolution » se fera toute seule avec l'immense gaspillage de force et de valeurs que cela comporte dans une Nation fatiguée qui risque de périr dans la crise et d'en sortir très affaiblie.

— Ou bien la Révolution sera « dirigée » par les plus lucides et les plus entrepreneurs des Français qui, en menant à bien cette immense tâche, se qualifieront pour prendre la tête de la nouvelle aristocratie.

Ainsi sans secousse grave, sans effusion de sang, sans gaspillage d'hommes, au pis-aller avec un minimum de maux qui accompagnent d'ordinaire la mue des Sociétés, nous arriverons à sortir de l'ornière, à bâtir avec la joie des Créateurs, une Société non exempte de défauts, sans doute, mais animée par le grand souffle de la Justice et de la Vie.

Si nous désirons l'élimination de la bourgeoisie, que l'on ne pense pas que nous sommes poussés par un sentiment d'envie, par la haine de classe. Non, pas même par le désir d'assurer à des individus plus méritants que les actuels dirigeants des « places » en rapport avec leur valeur.

C'est avant tout, pour qu'une classe en pleine déliquescence, dépourvue d'initiative, de hardiesse créatrice, ne mène pas le pays à la mort.

C'est pour que, les meilleurs étant à la barre, le navire en détresse soit conduit jusqu'au port,

C'est pour assurer le salut de la Patrie, ce qui, pour nous, reste la loi suprême.

DURANDAL.

ON VEILLE

Vendredi 25 Février à 18 heures les Services du Travail Obligatoire sont fermés.

3 hommes rentrent, vont droit à la pièce où sont rassemblés les dossiers de la Classe 47, jettent une bombe incendiaire et partent.

L'Incendie fut découvert alors que presque tous les dossiers étaient consumés.

ANARCHIE DE L'ESPRIT

Avoir foi, croire en un idéal, vouloir agir, sont devenus pour beaucoup un rêve décevant : « à quoi se raccrocher ? On ne comprend plus rien... A quoi bon !... C'est la confusion générale ».

Nous ne parlons pas de ceux qui ne sont jamais intéressés à grand chose, ou bien peut-être encore qui ne s'y sont intéressés que pour rien n'y comprendre ou se buter.

Mais il y a tous ceux qui sont déçus, qui sont désemparés. Certes, nous ne nions pas le malaise qui nous étirent tous, malaise qui nous inquiète d'autant plus qu'il désarme tant de bonnes volontés, qu'il rend inutilisées des énergies désemparées et même amères et qui pourtant seront absolument nécessaires demain.

Non, il ne faut pas que l'écœurement, le dégoût, la déception ou simplement le doute grandissent dans les âmes fières, chez les hommes capables de vouloir quelque chose. Car cette apathie de l'esprit devient vite une anarchie de l'esprit.

On devient doucement amer, puis le scepticisme grandit ; et l'homme intelligent évolue vers un souriant anarchisme. On ne croit plus à quelque chose de grand, qui soit actuel. Le moi se réfugie dans ses études. L'homme commun cherche à s'étourdir dans la vie de tous les jours ; tout en continuant à s'abrutir et à s'intoxiquer encore plus dans le fatras des « nouvelles » et des préoccupations actuelles. Celui que rongé l'action essaie de se consacrer à un travail qui l'absorbe, mais qui n'a pas pour lui de vraie raison d'être. Tous ne veulent plus penser ou ne savent quoi penser.

Il faut s'arracher à cet engourdissement de l'esprit, à cette désagrégation des volontés et des espoirs.

Certes, il est difficile de dominer la situation et de voir clair.

Voir clair ?

Nous sommes tous entourés de propagandes décisives, d'opinions arrêtées, de prédictions impératives.

Nous répondrons que nous ne croyons pas au fatalisme historique, qu'une opinion ne vaut que par les nuances et variations qu'elle renferme, que rien de ce qui fut prédit depuis quelques années, ne s'est passé comme les gens avertis et bien placés nous l'ont clamé par les radios ou chuchoté à l'oreille.

Nous ne voyons pas qui suivre, ni quoi d'ailleurs. C'est parce que nous regardons en arrière que nous ne pensons qu'aux hommes et aux idées d'hier. Mais, quoi que puissent en penser certains, nous sommes tous plus ou moins profondément marqués par les événements récents. Et beaucoup ont découvert ce qu'il leur manquait pour être l'homme de demain : certain ont trouvé l'idée de nation et de patrie, certains ont compris la nécessité d'un socialisme intérieur bien compris. Et c'est ainsi que des hommes qui se croyaient bien éloignés les uns des autres, peuvent aujourd'hui dans même foi... Quant à nos futurs chefs, c'est dans le combat de demain qu'ils vaincront. Des chefs jeunes et neufs s'imposeront à notre pays et le pays les suivra parce qu'il saura qu'eux regarderont en avant, et qu'ils seront affranchis de toute compromission ou de toute autre hypothèque.

Ce que nous vous offrons n'est pas parfait et ne prétend pas l'être. *Essor* a au moins la vertu de n'être ni exclusif ni utopique, ni partisan.

Essor veut grouper le maximum de bons éléments pour qu'ils se connaissent et qu'ils luttent dans le même combat et le même idéal. *Essor* lutte pour l'intégrité de la nation, l'ordre à l'intérieur et une révolution économique et sociale qui soit du socialisme désintéressé.

Essor se refuse à croire à l'anarchie de l'esprit français. Il veut vous aider à dominer ce moment d'extraordinaire mal-être qui épuise matériellement et spirituellement, qui appauvrit à l'extrême et donne à tant d'entre nous la sensation d'un échec définitif.

Yves LE BRETON.

Un pays qui se défend s'impose au respect de tous . . .

Il ne saurait périr . . .

Un seul sentiment étreint les cœurs . . .

Le Patriotisme !

Une seule vision emplit les esprits . . .

Notre indépendance compromise !

Un seul devoir s'impose à nos volontés . . .

La résistance opiniâtre !

ALBERT 1^{er}
Roi des Belges

Réflexions sur l'École de Demain

II

C'est surtout dans son travail de classe quotidien que l'enfant se formera, pourvu que ce travail soit intelligemment orienté. L'éducation n'est pas une discipline d'enseignement, elle est l'esprit de toutes disciplines. La classe doit être une école de réflexion, de persévérance, de loyauté, de probité, d'amour de l'effort. Son atmosphère doit être faite d'une émulation cordiale qui n'exclut pas la solidarité, d'une joyeuse animation qui n'exclut pas l'ardeur et le sérieux dans le travail. N'y a-t-il pas là les qualités de base de l'homme ? La classe idéale est l'image réduite de la cité idéale.

En somme, tout est question d'esprit. Il ne s'agit donc pas de modifier les programmes (comme c'est la mode) mais de former des maîtres, au sens le plus fort du terme : sens des maîtres pourront introduire cet esprit et marquer effectivement les enfants. L'école de demain n'exigera plus seulement de son corps enseignant des qualités intellectuelles, même complétées de qualités pédagogiques. Ce sera seulement la base indispensable sur laquelle reposera une formation d'éducateur. L'École Normale (primaire ou supérieure) de demain sera à la fois un lieu d'étude et une sorte d'école de cadres. Organisation délicate d'ailleurs et qui exigera à la tête des personnalités indiscutées dont le jugement puisse s'imposer. Sinon, dans un domaine qui ne saurait être celui de la copie anonyme, de l'examen et du concours (choses que nous n'excluons naturellement pas, mais que nous déclarons insuffisantes), on tomberait dans l'arbitraire le plus complet.

Il faut donc rendre à l'enseignement le sens de sa mission.

Mais il faut aussi lui donner conscience des limites de son domaine. A côté de lui, d'autres travaillent à former l'enfant ; il devra les connaître et mener son œuvre en liaison avec eux : tiraillé entre des influences divergentes, l'enfant serait dérouteré et on ne ferait plus rien d'utile. Il faut donc instituer des contacts fréquents et compréhensifs du maître avec le curé, le pasteur, les chefs de mouvements de jeunesse. Mais surtout il faut lier l'œuvre du maître à celle des parents. Ceux-ci ont de droit naturel la haute main sur l'éducation de leurs enfants. Ils ont donc le droit de choisir leurs maîtres, ce qui implique la liberté de l'enseignement, seul moyen de laisser vivre côté à côté des familles spirituelles différentes et aussi le droit pour les parents d'élever, de contrôler et au besoin de faire révoquer ou déplacer les membres de l'enseignement public, si l'autorité universitaire ne fait pas son devoir dans ce domaine. Ceux-ci devront connaître aussi bien que possible les familles. Ils pourront ainsi donner et recevoir des conseils, unifier l'œuvre éducative, connaître mieux les enfants et ainsi travailler réellement pour eux. Leur but ne sera pas de couler les enfants dans un moule déterminé, mais de les développer dans leur ligne propre, de les aider à « devenir ce qu'ils sont ».

Telles sont, nous semble-t-il, les grandes lignes d'une réforme effective de l'enseignement dans le cadre d'une France vraiment renaissante et libre au sens le plus profond du mot. C'est-à-dire délivrée aussi bien de l'esclavage de l'étranger que de celui, peut-être pire, de ses passions. Nous espérons bien pouvoir par la suite revenir sur un certain nombre de points, avec l'aide des réflexions de nos lecteurs.

Raoul MARI.

ÉTUDIANT,

Bon nombre de tes camarades se donnent actuellement, corps et âmes, à la Patrie. Ils risquent tous les jours la prison ou la mort pour te maintenir en France, pour chasser l'occupant.

Penses-y, toi qui, grâce à eux peut-être, continue tes études.

Aide-nous. Diffuse nos mots d'ordre. Entre dans nos rangs pour participer pleinement à la Libération Nationale.

I. Ne va pas en Allemagne.

Partir c'est faiblir. Partir c'est trahir.

II. Nous sommes là.

III. La France t'appelle.

L'Allemagne t'appelle.

Choisis !

UNITÉ NATIONALE

La Libération approchant, nous nous penchons avec gravité sur ce problème qui a si souvent paralysé la France.

Nous souhaitons tous que ce jour merveilleux qui verra à nouveau une France souveraine, soit le point de départ d'une époque magnifique d'union profonde entre les Français.

Nous analysons tout ce qui, dans le présent, laisse présager l'avenir, craignant d'y découvrir une source de discorde.

Car, si nous venons de vivre de dures années, elles étaient du moins embellies par cette unité qui s'était faite spontanément contre l'invasisseur au lendemain de notre défaite.

Il y eut bien dès le début, des collaborateurs ; mais ils furent peu, et si ces sons discordants n'avaient pas reçu l'orchestration que nous connaissons, ils auraient eu un bien faible écho.

Cette Unité dans la résistance était solide ; elle avait des bases saines ; procédant assurément du plus pur des instincts patriotiques.

Elle nous soutient depuis maintenant quatre ans, malgré le trouble qu'a provoqué l'expérience de Vichy.

Le Maréchal, en effet, entreprit la Révolution Nationale sans se préoccuper des compromissions résultant des contacts avec l'occupant.

Il pensait pouvoir reconstruire la France en transigeant sur les questions de politique extérieure.

« Soyons réalistes, — acceptons le fait accompli, — consacrons-nous uniquement à la besogne intérieure. »

Mais il y avait là quelque chose qui nous heurtait.

Était-il permis, pour une Rénovation peut-être bonne en soi, de s'associer, même dans une faible mesure, aux manœuvres ennemies ?

Les réactions furent diverses et l'Unité parut bien compromise, car des deux côtés il y avait de bons Français.

Il y a des injustices qui appellent des vengeances. Mais il y a des reconstructions qui réclament l'ordre.

Il y a des oppressions qui vont faire éclater la liberté, mais il y a des situations qui réclament l'autorité.

C'est dans cet équilibre d'ordre dans la Justice et de Justice dans l'ordre qu'est le problème.

Or, si la guerre est dans une certaine mesure, une lutte d'idéologie révolutionnaires, il n'en est pas moins certain qu'elle n'apporte pas la solution.

La Révolution est à faire : il faut un ordre juste entre les peuples et entre les hommes.

Je parlai tout à l'heure d'un nouvel axe à notre unité : c'est là qu'il faut le trouver.

Si la France murie par les malheurs sait découvrir en elle cet équilibre, d'un seul coup, elle retrouvera son unité dans un grand idéal, son rang, son prestige, sa force et sa grandeur.

Faisons confiance au génie national.

IL NOUS FAUT, QUANT À NOUS, PRÉPARER CE LENDEMAIN.

Nous, jeunes, parce que libres de tout passé politique, nous avons un rôle qui nous est propre.

LA FRANCE DE DEMAIN SERA TELLE QU'ELLE NOUS LA FERONS.

Il dépend de nous que ce soit une France riche de diversités, mais unie dans la Reconstruction.

Demeurons tels que la guerre nous a faits.

Faisons se perpétuer au delà de la lutte présente cette confiance fraternelle qui nous unit tous autour de l'étendard national que nous voulons faire flotter à nouveau au front de nos monuments.

F. LATOUR.

Étudiant en Médecine...

toi qui est requis pour faire passer des visites médicales,

*ton devoir est de les saboter !
décourre des maladies,*

*gare ou emporte les dossiers,
brouille tout !*

*Il faut que personne ne parte
AIDE-NOUS.*

Chantiers de Jeunesse

Les lignes qui suivent sont d'un « jeune de France » du contingent de novembre 1941 (libéré en juin 1942). Elles se bornent à analyser ce qu'il a vu alors, efforts et réalisations sans vouloir traiter le problème très complexe de l'évolution ultérieure des Chantiers, spécialement depuis l'institution du S.T.O. et la déportation.

En août 1940, devant l'impossibilité de garder sous les drapeaux les 100.000 jeunes gens des classes 1939-3 et 1940-1 appelés en juin, voyant d'autre part qu'on ne pouvait les rendre à la vie civile tels qu'ils étaient, démoralisés, sans travail, souvent coupés de leur famille, on les confia au général de la Porte du Theil pour en faire ce qu'il voudrait. L'homme avait des idées, et du courage : à partir de rien il créa les Chantiers, se donnant dès l'abord pour mission de faire, de ces 100.000 fuyards des Hommes, et des meilleurs des chefs. Et, comme lui et ses collaborateurs y croyaient, il réalisa une bonne partie de son but.

La méthode se résumait en trois points :

- 1° Système des équipes;
- 2° Travail dans la nature;
- 3° Préoccupation constante de formation totale.

1° Pour substituer à une masse amorphe et sans âme une communauté véritable, il fallait créer des cellules vivantes. Sous la conduite de l'un d'eux, formé à son rôle en quelques semaines, on groupe en une équipe 12 à 15 jeunes de milieux aussi divers que possible. Ils logent, ils mangent, travaillent, passent leurs soirées et une partie de leurs dimanches ensemble et indépendamment des autres équipes. Au travail l'unité est l'équipe; aux veillées communes, c'est l'équipe qui présente son numéro, c'est elle qu'on applaudit ou qu'on blâme, c'est elle seule en somme qui existe aux yeux du commandement. Et l'équipe de jeunes n'est que la cellule de base, au-dessus de laquelle existent des équipes similaires, celles des chefs d'atelier et assistants avec le chef de groupe, celle des commissaires avec le chef de groupement, celles aussi, moins constamment réunies mais réelles et souvent très cordiales, des chefs d'équipe de chaque groupe, des chefs des chefs de groupement, des chefs de groupement de chaque province, des commissaires régionaux de toute la France. A chaque échelon, un chef responsable mais qui est l'ami de ses subordonnés et les commande en les connaissant.

2° Pour souder des équipes, il faut à tous les membres une tâche commune. Pour l'équipe de chefs, ce sera son commandement. Pour l'équipe de jeunes, un travail déterminé : forestage, terrassement, fabrication de charbon de bois. Travail en pleine campagne, loin des tentations des villes, dans un cadre aussi beau que possible (le « Général » y tient); travail assez dur pour exiger et enseigner l'effort; travail collectif qui ne marcherait pas sans une solidarité de tous les instants; travail effectif qui ne donne pas au jeune l'impression d'un inutile bricolage, mais au contraire lui inspire une légitime fierté.

3° Mais le but principal n'est pas de produire (primitivement du moins, car on a vu peu à peu s'accroître les exigences des services techniques, au point de faire de travail intensif au grand détriment de la formation des hommes. Il faut éduquer. Et

pour cela, on mettra tout à profit. Intelligemment ordonné, avec au besoin un mot d'explication (et en évitant les laïus dont on a aux Chantiers une horreur qui va parfois trop loin), tout sera utilisé : travail, éducation, technique, hêbertisme, grands jeux et marches, veillées, chants, salut aux couleurs, conférences ou cours, tels sont les éléments principaux de cette éducation physique, intellectuelle, civique, morale, qu'il faudrait détailler, mais la place nous manque. C'est d'ailleurs l'esprit surtout qui importe.

Le but et la méthode ainsi définie, il reste à juger les résultats obtenus. A première vue, ils sont très décevants. Le « jeune moyen » passe ses huit mois à soupirer après « la quille » (la libération); pendant le dernier mois, cela devient une frénésie qui lui ôte la possibilité de penser à quoi que ce soit d'autre (je parle naturellement de l'époque où on quittait les Chantiers pour rentrer chez soi et non pour partir en Allemagne ou prendre le maquis). A son retour, il dira pis que prendre des Chantiers. Mais faut-il le croire ? Interrogeons-le un peu, et nous verrons qu'il a gardé plus qu'il ne croit lui-même. Il est souvent plus débrouillé, moins emprunté qu'avant. Mais surtout il a appris à sortir de lui-même. Il a découvert les autres. Il a acquis l'esprit d'équipe — (et il l'avait assez pour mettre en commun avec les autres une bonne partie, voire la totalité des précieux colis qu'envoyait sa famille), et a été capable de s'intéresser vraiment à autrui. Il a même souvent découvert la Patrie. Rares sont ceux qui n'ont pas gardé de tel ou tel salut aux couleurs un souvenir ému. Ceux qui précéderent les départs pour l'Allemagne furent, paraît-il, poignants...

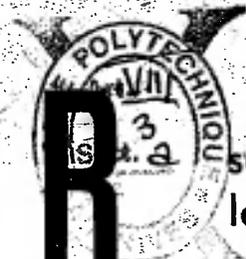
Et puis, il y a les anciens chefs d'équipe. Ils représentent environ le dixième du contingent, ils sont aujourd'hui quelque 40.000 ou 50.000, ce qui est appréciable. Et là, le résultat est réel. Choisis d'après leur valeur, dans des milieux aussi divers que possible (on a vite cessé de se limiter aux étudiants), ils ont reçu 3 à 6 semaines de formation intensive sous les ordres de chefs particulièrement brillants. Là, ils ont vécu la vie de Chantiers idéale, dans toute sa dureté mais aussi dans toute sa richesse. Vie trépidante et épuisante, où les heures d'hêbertisme succèdent aux heures de forestage et les alertes de nuit aux conférences documentaires. A chaque instant, il faut être « sous pression », s'attendre à avoir un nouvel effort à fournir. Mais on tient grâce à une vie d'équipe d'amitié intense et grâce à l'enthousiasme inspiré par des chefs plus durs pour eux-mêmes ou pour les stagiaires et toujours prêts à « regonfler » amicalement celui qui se sent prêt à défaillir. Et tout cela entretient une atmosphère magnifique d'entraide, d'émulation et de saine gaieté. Certes, revenu dans un groupe, notre chef d'équipe connaîtra les désillusions et les tentations d'embourgeoisement. Si son chef de Groupe ne le soutient pas, il s'enlèvera peut-être. Mais il lui restera un souvenir magnifique de dépassement de soi, la conscience prise de l'idéal à réaliser, et au moins le vague remords d'en être si loin. C'est déjà quelque chose. Il y a, croyons-nous, dans ces milliers de jeunes, un feu qui couve et qu'une étincelle peut un jour réveiller. Ceci dans le cas le plus défavorable, car il en est d'autres chez qui le feu « une zépa spirituel » (un je t'ajoute sud 1942) ou sont restés des chefs.

Les Chantiers ont enfin, et ce n'est pas leur moindre mérite, formé avec leurs cadres proprement dits quelques centaines d'hommes dignes de ce nom. Il y a certes quelques déchets parmi les anciens, ou actuels, chefs de groupe, assistants, ou chefs d'ateliers (parmi ces derniers surtout qui tendent parfois à recréer le corps des « sous-off » ancien stèle que les Chantiers avaient éliminés). Mais le résultat reste beau. Certes, la confiance illimitée en un chef a pu leur faire prendre ces derniers temps des positions pour le moins inquiétantes. Mais ces gens-là ne sont plus des bourgeois pantouffards. Hier, instituteurs, étudiants, hommes d'affaires, ouvriers, jeunes officiers, ils vivent pour un idéal, très fiers, et non sans raisons, d'être responsables à 23 ou 24 ans d'un camp de 200 jeunes perdus dans la montagne. Tout est à eux, tout dépend d'eux, corps et âmes. Et la plupart du temps, ils ne cherchent qu'à servir. Leur seul défaut est sans doute d'être un peu jeunes : ils font des gaffes énormes, ne savent pas toujours prendre les jeunes, jouent parfois au dictateur, quitte à se dégonfler au premier ennui sérieux. Et puis, ils oublient l'importance primordiale des questions matérielles, ils négligent souvent ce principe que le même jeune, qui ira au bout du monde s'il a le ventre plein, sera un caillou inerte s'il a faim. Mais il faut bien qu'une jeunesse se passe; et à côté des défauts, les qualités ne manquent pas. Nous avons connu des chefs de groupe qui étaient vraiment des « seigneurs » et qui savaient mener leurs jeunes.

Quelque chose a donc été fait, que la France de demain aurait tort de négliger. Ce n'est pas parfait, mais c'est capable de se perfectionner. Il faudrait surtout que l'œuvre fut préparée et achevée. Préparée par l'école qui doit former des hommes aptes à recevoir l'action des Chantiers. Achevée par des organismes comme l'ADAC (Association des anciens des Chantiers) qui regroupe les anciens autour de chefs des Chantiers spécialement détachés, maintient les liens, organise l'entraide, complète la formation. Malheureusement les méthodes sont actuellement peu mises au point et les résultats sont décevants. Mais l'espoir reste, et un espoir qui repose sur des bases solides.

Et si le gouvernement de Vichy vient de retirer son commandement au général de la Porte du Theil, c'est sans doute parce que l'ennemi s'est rendu compte que les Chantiers étaient un des derniers bastions d'une résistance officielle. L'esprit des Chantiers était un esprit de liberté et d'authenticité patriotisme. Depuis l'occupation de novembre 1942, un malaise croissant se faisait sentir. Le « Général » avait espéré, au profit de concessions d'ailleurs lourdes et dangereuses, pouvoir maintenir l'essentiel. L'événement démontre qu'il n'a pas réussi, une fois de plus, la botte allemande a écrasé ce qui lui faisait obstacle. Son départ marque sans doute la mort des Chantiers; nous espérons bien que pour eux, comme pour toute la France, le jour de la résurrection viendra. Et peut-être reverrons-nous bientôt, dans toute la France, des jeunes sauver les trois couleurs montant au mâât dans un ciel libre. Quand les Chantiers revivront hors de l'oppression ennemie ils pourront efficacement, selon leur devise, rendre les jeunes de France « toujours prêts » à servir le pays.

Raoul MARI.



Ceux qui s'abandonnent ne sont plus maîtres des limites de leurs abandons.

Jacques BAINVILLE

L'AVENIR DE L'ÉTUDIANT

N° 4 - 24 MARS 1944

Pour une JEUNESSE de RAISON et de VIOLENCE

Que seras-tu demain, toi, mon camarade ?

Tu débordes de jeunesse, tu es ivre de vie... Mais as-tu réfléchi à ce que tu seras demain ? A tout ce qui t'attend de souffrances et de combats ?

Or, j sais, tu vas aussitôt penser : encore des grandes tirades patriotiques, des appels redondants à la jeunesse « espoir de la France » !...

Non. Aucune illusion en nous. Le spectacle de notre jeunesse n'est pas toujours très encourageant : celui des garçons de 17 ans jouant au revolver dans les milices, ou de sauteurs, gaullistes enflammés et imbéciles, réfractaires du Pam-Pam, nous afflige tout autant.

Cela, notre jeunesse ? Il ne le faut pas.

A vous de montrer qu'on peut être jeunes de France et être intelligents, compréhensifs, fiers et courageux.

Car rien n'est perdu.

J'ai vu des garçons du maquis et ils avaient en eux le beau regard de ceux qui ont tout pesé et consenti. Je côtoie tous les jours de mes camarades de combat pour qui vivre dangereusement est devenu l'habitude. Oui, ils sont nombreux encore, ceux en qui le pays peut avoir foi.

Mais avez-vous pensé un instant, mes camarades, à tout ce dont vous serez responsables demain ? On reproche à nos pères d'avoir perdu la paix après avoir gagné la guerre. Voulez-vous que dans vingt ans on vous reproche d'avoir tout perdu, tout gâché bêtement ?

Jeunes étudiants et professionnels, vous l' « Elite », les « Bourgeois » si discrédités, vous ne vous refuserez pas au Pays.

Dès aujourd'hui préparez-vous à votre rôle de demain.

Faire de vous des chefs, qui soient les hommes d'une mission, les hommes d'une œuvre à réaliser, et pour les plus doués, des conducteurs d'hommes.

Car il existe une mission nationale à réaliser. Pour cela, il nous faut revaloriser et utiliser les masses par l'intermédiaire d'hommes qui, sur le plan humain et personnel, se soient régénérés, qui sur le plan technique aient pleinement compris cette mission.

Vous pouvez être de ces jeunes équipes qui, demain, coude à coude, œuvreront dans la même foi et le même idéal.

Préparez-vous pour demain, physiquement, moralement, intellectuellement.

Car nous ne vivons pas l'ère des plans définitifs et des projets exécutés. Ce qui compte demeure la clarté de nos buts et la fermeté de nos confiances mutuelles.

Et il faut que rien ne se fasse d'un peu pu neuf sans notre concours.

Nous aurons pour nous notre jeune hardiesse, notre franchise, notre soif de vérité et de pureté, cette vérité que tous ensemble nous servirons et qui nous défendra.

Il faut que de nous émane une force hardie, une profonde fidélité et surtout une passion tranquille.

En ces temps de faiblesses, d'abandons, de déchéances, toi, mon camarade, tu dois, dans une volonté tendue de tout ton être te surpasser. Et ce surpassement, tu l'obtiendras par ta volonté de vaincre, de lutter, de te lancer hors de toi-même.

Et cette énergie nécessaire, tu la trouveras dans ta jeunesse soulevée par ta foi, durcie par ta volonté :

TA JEUNESSE. Signe de renouveau, de lutte en pleine lumière. Magnifique désintéressement de celui qui n'a ni rang, ni honneur à défendre.

Hardiesse tranquille de celui qui n'a pas connu l'échec.

TA FOI. Dans ta mission, dans la France, dans tes camarades de combat.

Une foi qui ne se laisse pas abattre par les défections, les abandons.

TA VOLONTE. D'affirmer ta mission. De lutter, de tenir, malgré tout, malgré la mort.

Avec notre jeunesse, notre foi, notre volonté, ensemble, mes camarades, nous triompherons.

Car nous saurons ce que nous ferons et pourquoi. Car nous ne ferons que de justes luttes. Car nous aurons la promesse de la victoire même si elle doit être lourde. La lutte sainte purifie et domine tout.

Nous te convions à la lutte. Au combat d'aujourd'hui. À la révolution de demain.

Donne-toi, simplement, à ce que tu crois. Accepte le risque puisque c'est pour une grande cause. Tiens tête malgré tout, dans la lutte et la souffrance pour la commune délivrance.

(suite 4^e page)

IL Y A QUELQUE CHOSE A FAIRE

La France se meurt de bonnes volontés qui ne savent comment s'employer.

« Que faut-il faire ? », question qu'on entend poser partout. Il ne nous est malheureusement pas possible d'y répondre de façon précise. Mais dites-vous bien que, où que vous soyez, il y a quelque chose à faire. Ceux qui disent le contraire ne sont que des lâches qui veulent masquer leur lâcheté par des raisons de soi-disant bon sens. Arrière tous ces sophismes qui « masquent les peurs, les reculs ou les abandons derrière ce voile commode de la Bonne Volonté ». Il est trop facile de se donner ainsi des gants, de rejeter ses fautes ou ses incapacités sur les circonstances ou sur autrui et, le cœur satisfait, d'accepter une politique du chien crevé, de se cantonner dans un attentisme de bon ton. Franchement, nous n'avons que faire de bonnes volontés platoniques ; le stade de l'expectative bienveillante est dépassé. On n'adhère pas à la résistance pour se couvrir, pour garantir l'avenir. L'heure exige des hommes de volonté, des hommes d'action ; nous sommes à l'heure des partisans ; à l'heure des prises de position totales. Et il y a quelque chose à faire.

Vous, Etudiants, vous avez d'abord à vous préparer à votre rôle de chef de demain. Vous avez à parfaire votre culture, votre formation politique. Car quelque soit le régime de demain, on aura à compter sur vous, vous aurez un rôle à jouer dans la cité qui se construit ; il faut que vous y soyez prêts.

Mais même dans l'immédiat, il y a quelque chose à faire. Votre rôle dans la résistance vous semble ridicule et décevant. Il compte quand même. Vous aidez le « climat » à se maintenir, là où vous êtes, au milieu de vos camarades. Vous nous aidez dans la diffusion de notre presse qui doit être aussi la vôtre. Vous nous passez des renseignements quand vous en avez. Vous vous préparez au baroud général, qui ne peut manquer d'arriver, et dans lequel, à un moment donné, il faudra que vous aussi, nous entriez. Vous faites partie d'une vaste chaîne répandue sur tout le territoire : votre action est infime dites-vous. Elle est énorme, car à côté, dans l'ombre, des milliers, des millions de Français font comme vous.

« Sans doute », continue dans son numéro de février, notre confrère « Victoire », organe du mouvement de résistance pour les prisonniers de guerre et les déportés (M.R.P.G.D.), « sans doute ne recevez-vous pas régulièrement des mots d'ordre, des plans d'action tout préparés, sans doute vous semble-t-il n'être pas assez soutenus. Mais croire qu'il peut en être autrement serait oublier la nature même de notre action. Nous sommes en pays envahi, surveillés et brimés par la Gestapo et par la police de Vichy. Notre action est une action clandestine ; cette considération doit tout régler. Et, si une discipline stricte est nécessaire, si les chefs doivent être suivis, si

Attention aux Rafles !

Chaque jour des centaines de jeunes sont arrêtés et incarcérés au vélodrome d'Hiver par les soins de la police et de la milice.

Prenez garde, Ouvrez l'œil.

les ordres doivent être rigoureusement exécutés, la sécurité et l'efficacité même de notre travail exigent une très grande souplesse et une autonomie des groupes et des individus ; chacun doit savoir prendre les initiatives personnelles et se créer à lui-même son action.

« Dans le cadre, dans le milieu social qui est le vôtre, vous devez découvrir vos possibilités d'action et les mesurer exactement. Vous adapterez les thèmes de propagande aux éléments que vous pouvez toucher. Il faut que le plus grand nombre possible de Français soient atteints et qu'il se crée une unité française dans la Résistance, et ce n'est que par des efforts multiples et répétés que ce résultat sera atteint.

« Vous voyez qu'il y a quelque chose à faire ; nous ne prétendons ici qu'à vous donner quelques suggestions. A vous de développer ces indications, à vous d'agir. L'important, souvenez-vous-en, est de ne pas rester passif. Il ne s'agit pas de dormir et d'attendre, mais de prendre ses responsabilités et d'aller de l'avant. A ce prix seulement la France se retrouvera et vivra. Que votre effort particulier corresponde au nôtre et l'assure. Si vous nous comprenez, vous ne direz pas : « Que faut-il faire ? » mais mon but est celui-ci, je ferai ceci ou cela ».

*A temps héroïques,
Jeunesse héroïque.
Mais où est l'héroïsme ?
Dans la collaboration
ou la Résistance ?*

LIBERTÉ D'ESPRIT

Dès maintenant il nous faut chercher. Dès maintenant il nous faut penser et faire penser les autres.

Une Révolution ne s'improvise pas ! La France heureusement n'a pas attendu. De toutes arts on recherche les bases d'une reconstruction durable qui pourra être réalisée demain lorsque notre territoire sera débarrassé de toute amée étrangère.

C'est à coup sûr l'aspect social de cette reconstruction qui retient le plus l'attention. N'avons-nous pas connu avant la guerre une France déchirée parce que le problème social n'avait pas été résolu ?

Mais dans ce secteur comme dans tout autre, une réforme construite sur du passager ne peut être que passagère ; et c'est ce que nous ne voulons pas !

Pour construire durablement il faut bâtir sur des bases qui subsistent. Il faut répondre à des besoins permanents.

Or, cela bien peu s'en préoccupent. Combien sont ceux qui se laissent entraîner par toutes ces influences passagères qui s'exercent sur nos esprits en recherche ?

Influence de la guerre d'abord, qui, pour une part, est une lutte d'idéologies révolutionnaires.

Chaque pays brandit comme étendard un régime politique des institutions sociales, une doctrine philosophique qui, selon lui, contient ses raisons de lutter, ses chances de vaincre.

Il y a d'ailleurs beaucoup d'idéalisme dans de propos dans tout cela et il serait vain de réduire la guerre à cet aspect.

Nous ne pouvons toutefois le méconnaître, car cette lutte d'idéologies et ses issues précises exercent sur nos esprits une influence capitale. C'est là un irrationnel comme il y en a beaucoup en politique.

Nous savons la force du prestige qui vainqueur, prestige qui rejaillit forcément sur institutions dont la victoire semble

prouver la vigueur.

Ceci est juste.

Mais la victoire prouve-t-elle la nécessité d'étendre ces institutions à tous ? Prouve-t-elle que ce régime est le meilleur pour tous ? Non !

... Et puis s'il fallait modifier ces institutions au gré des prépondérances successives, pourrions-nous alors nous considérer comme un pays souverain ?

Un deuxième courant d'idées touche la France dans son choix.

Il provient de notre caractère national : le Français est extrémiste de mentalité.

Il vient de subir un régime autoritaire qui s'est discrédité par une politique d'abdication honteuse, ne va-t-il pas par simple réflexe sauter d'un côté de la barque à l'autre... retourner à la démocratie du type de la III^e République ?

Nous connaissons la ferveur d'un grand nombre pour cette solution. Il y a d'ailleurs dans ce réflexe une partie saine : La France sous la III^e République a été victorieuse en 1918, elle a lutté en 1940. Vichy tout au contraire a collaboré avec l'ennemi, trahit la Nation en envoyant les Français en Allemagne sous de fallacieux prétextes.

Ceci est sain quoique un peu simpliste et sommaire.

Mais, pour le reste devons-nous nous abandonner à l'oscillation périodique ? Devons-nous nous en remettre au réflexe du retour à ce qui précéderait, pour décider du régime de demain ?

A côté de ces deux influences principales il y en a bien d'autres.

L'occupation allemande qui laissera des traces : les esprits ont assimilé quelque chose de ce qu'ils nous ont imposé.

Et cela subsistera. Ne retrouvons-nous pas partout en Europe la trace de l'Empire napoléonien apporté autrefois par la Grande Armée ?

Par ailleurs, après la libération, la France va se donner des institutions nouvelles, alors qu'il y aura sans doute encore des armées étrangères sur notre sol.

Par là des compromissions. Peut-être même ces réformes avorteront-elles pour cela ?

De ce fait, il est à craindre que bien des idées justes soient de nouveau gachées et considérées comme inutilisables.

C'est au milieu de toutes ces influences que la France recherche les éléments de ses reconstructions.

Faut-il acquiescer à ces forces dont nous subissons malgré nous la contrainte et qui relèvent bien peu de l'intelligence mais plutôt du sentiment ?

Je ne le crois pas !

Il y a bien sûr à prendre dans ce qu'elles nous apportent d'ici ou de là, mais il faut choisir en toute raison et ne pas s'abandonner à l'esclavage d'un courant d'idées qui risque de n'être que passager.

Notre époque a tout ébranlé, tout retourné ; nous serions bien petits si nous n'en sortions que dans le sillage d'une de ces petites oscillations qui ne répondent qu'à des besoins éphémères, qui n'est faite que pour précéder la suivante.

La France doit réaliser un grand Renouveau politique, économique, social, philosophique, spirituel.

Sachons, pour bâtir pour longtemps trouver les matériaux qui répondent à des besoins permanents et méfions-nous de tout ce qui est trop actuel et seulement actuel.

François LATOUR.

Ne vous enfoncez pas confortablement dans le procureiro.

Vous qui avez trouvé une "planque", n'oubliez pas que cette planque a pour seule utilité de vous permettre de jouer un rôle de résister là où vous vous trouvez placés, de "tenir", en attendant l'heure du baroud.

ÉLÉGANCE ET RISQUE

Dans le dernier numéro, un article intitulé « Anarchie de l'esprit », posait le problème de notre croyance. Il constatait combien avoir foi, croire en un idéal, devenait rare parmi les jeunes, quels progrès faisait parmi les meilleurs d'entre-nous le scepticisme et le plus destructeur des nihilismes.

Nous voudrions revenir aujourd'hui sur ce problème parce qu'il nous semble capital.

De plus en plus, parmi les âmes d'élite, se faisait jour un noir pessimisme quant à l'avenir de notre pays. L'Espagne, dit-on, après Rocoï, a mis cent cinquante ans pour être réduite définitivement au rang d'un pays secondaire. Comme l'Espagne, la France serait placée sur cette voie, et rien ne pourrait l'empêcher de descendre la pente, rien ne pourrait lui permettre de se maintenir au niveau des grandes puissances du XX^e siècle. De là suit la croyance à un fatalisme historique inéluctable et le sentiment de notre impuissance : c'est la démission totale de l'individu.

Notez bien que ce raisonnement n'est pas tenu par n'importe qui : les médiocres sont toujours heureux. Seules les âmes d'élite se posent des questions de ce genre, seules, elles peuvent en souffrir. Ce sont de jeunes officiers, des jeunes gens de la grande bourgeoisie — quand ils n'ont pas perdu toute possibilité de réflexion — des âmes ardentes qui veulent se consacrer à la marine ou aux colonies, en un mot tout ce qui reste en France d'un peu noble et élevé, tout ce qui a gardé un quelconque sens de l'honneur. Ce sentiment de l'honneur, encore si vif dans toute la France, partout où ne l'a pas détruit l'odieuse esprit démocratique (1), tenaille si bien ceux qu'il anime qu'il ne leur permet pas, quand bien même ils ne croiraient plus à rien, de rester inactifs.

Oui, même ne croyant plus à rien, l'on sent qu'il faut « faire quelque chose ». L'on agit non plus par croyance, mais par « élégance ». Et l'on voit des gens qui même sachant qu'ils n'y pourront rien faire, abandonnent tout et partent pour l'Afrique. Ou bien, ils entrent dans la Résistance, mais sans croire à la vertu de l'action qu'ils mènent. Ils agissent pour satisfaire à une nécessité purement intérieure, pour obéir à une contrainte morale qu'ils se sont forgée et à laquelle ils restent fidèles. Mais l'action même qu'ils conduisent ne les intéresse pas. Nous en avons connus dont le nihilisme les poussait jusqu'à souhaiter se faire arrêter, — et ils y ont malheureusement trop bien réussi.

Certes, nous savons la beauté de pareils gestes. Il est réconfortant pour la France de penser qu'il est des gens qui osent encore ainsi risquer. Rien n'est plus beau peut-être que de continuer à agir, de « maintenir » quand on sait encore une vérité, mais qu'on ne la sent plus ; quand l'Intelligence adhère encore à l'Idée, et que l'Âme ne la reçoit plus. Mais combien de pareils gestes sont-ils dangereux, non seulement pour leurs auteurs, mais aussi pour la Patrie qui a besoin de chacun de nous ! Il faut savoir se plier aux nécessités qu'elle nous impose. L'on accepte le risque physique d'être tué par une balle, dans un combat au grand jour, l'on accepte encore le risque physique d'être arrêté, d'être torturé même. Mais, il est plus dur peut-être d'accepter le risque moral d'une lutte sans gloire, d'accomplir sa tâche là où on est placé, d'accepter les petites misères quotidiennes, de surmonter les petites lâchetés pour ne voir en tout que le But : et c'est pourtant bien là ce que nous demandons aujourd'hui la Patrie.

(1) Nous disons odieux esprit démocratique en pensant à cet esprit démocratique, détournée de son sens originnaire sous lequel nous avait obligés à voter la III^e République, nous reviens sur ce problème dans un prochain article.

Il nous faut une croyance solide, inébranlable, à la base de notre action. Je ne sais si nous sommes réellement dans une période de décadence, comme il est de bon ton de le soutenir, mais c'en est le signe le plus certain, lorsque la croyance et l'action ne marchent plus de pair. On agit, mais sans croire. Ou bien, on croit, mais alors on n'agit pas ; le croyant se renferme en lui-même, tel le sage hindou, dans une contemplation immobile.

La Patrie ne nous demande pas d'actions d'éclat, d'exploits héroïques, comme ceux auxquels nous pouvions rêver lorsque nous étions enfants.

Non. Elle nous demande plus que cela. Elle nous demande un acte de Foi.

Un acte de Foi envers ses destinées. Un acte de Foi envers la vie, envers nous-mêmes.

Non pas une Foi immobile ; mais une foi qui nous engage qui nous prenne tout entier,

qui nous engage et nous prenne tout entier à son service, sans nous épargner et ceci jusqu'au don total, jusqu'à la mort s'il le faut.

Voilà ce que nous demande la Patrie, et voilà ce que nous saurons lui donner.

MAZEPPA.

ERRATA

Par suite d'une erreur typographique une importante partie de l'article de notre Camarade F. Latour s'est trouvée coupée dans notre précédent numéro.

Nous nous en excusons auprès de lui et de tous nos lecteurs.

ARMÉE ET NATION

II

Dans notre précédent article (1, nous avons posé le problème des rapports de l'Armée et de la Nation. Nous voudrions aujourd'hui examiner ce qu'ont été ces rapports en Allemagne depuis vingt ans, faire une étude critique des différentes façons dont ils ont été compris chez l'ennemi, et à voir ce qui, pour nous, pourrait en être retenu. Nous avons, en effet, des fruits à retirer de l'étude de ce qui concerne l'ennemi ; et c'est justement parce que nous le combattons qu'il nous faut l'étudier, qu'il nous faut le connaître. Nous avons certaines choses à retenir, nous en avons d'autres aussi à combattre et en face desquelles il nous faut fortement prendre position ; par réaction, notre propre position sur ces problèmes s'en trouvera précisée.

Les faits dont nous parlons ici sont trop connus, les livres de Benoist-Méchin, de Vermeil, d'Ernst von Salomon les ont rendus trop familiers aux étudiants pour qu'il soit nécessaire de nous y attarder longtemps. Nous nous contentons de rappeler quelques épisodes marquants de l'évolution qui a substitué aux forces autonomes des États allemands, une Armée nationale, véritable creuset où s'est forgée la nouvelle unité allemande.

En mars 1919, la Constitution de Weimar crée la Reichswehr qu'on appellera provisoire car elle sera refondue en 1921 pour se soumettre aux clauses du traité de Versailles. Pour la première fois, l'Allemagne est dotée d'une armée unique ; c'est la fin des « contingents saxon, wurtembergeois ou bavarois, relevant chacun de leur propre ministre de la guerre. Bien plus,

cette armée sera l'instrument de l'unification allemande : la loi du 6 mars 1919 lui assigne les trois missions de protéger les frontières, de maintenir l'ordre intérieur et d'exécuter les ordres du gouvernement. C'est donc en somme une milice gouvernementale, et elle est composée plus de corps français que de corps vraiment réguliers. Son rôle sera de briser la révolution partout où elle s'est installée.

Si Noske et le gouvernement bornent leurs conceptions à construire une milice, le général Naercker, à la tête de ses corps-français, veut renouer avec les traditions militaires et s'efforce d'atteindre la Nation. L'Armée fournit des moniteurs sportifs dans les écoles et universités, pour y entretenir le culte de l'Armée, tandis que dans les unités, les volontaires subissent une forte éducation physique et aussi intellectuelle. Tout est fait pour rappeler les gloires militaires passées ; les noms des régiments impériaux, leurs étendards, sont confiés aux unités nouvelles. Les corps-français seront le lieu où les traditions d'honneur et de dévouement, où l'idée même de Patrie partout ailleurs bafouée et reniée, continueront de vivre.

Mais rien de positif malgré tout n'est en somme construit. On ne fait qu'entretenir le culte du souvenir.

La nouvelle Reichswehr (1921-1935), réduite à 100.000 hommes reste la dépositaire des traditions de l'armée impériale. Mais Von Seeckt, son chef, veut en faire aussi un élément constructeur, le noyau de l'Armée future et le guide moral du pays.

Il en sélectionne les éléments parmi les 400.000 hommes de la Reichswehr provisoire et en fait un cadre d'instructeurs pour le jour où la conscription sera rétablie. Il veut « non pas une armée de mercenaires, mais une armée de chefs ». Il développe chez ses volontaires la formation physique, technique et morale, et organise des cours de « civisme ». Il veut faire de son armée une aristocratie. Comme ces volontaires servent à très long terme, il les maintient dans leur région d'origine où ils seront le trait d'union entre le peuple et l'armée, et serviront d'exemple à la Nation.

Cependant, la Reichswehr ne parviendra pas à prendre la direction morale du pays. En premier lieu, son recrutement la prive d'action directe sur le peuple. Par ailleurs, elle sera paralysée par le Gouvernement qu'elle méprisera et dont certains ministres l'attaqueront ouvertement. Elle ne réussira pas à rallier la masse. Et justement un homme et un parti se dégagent dont les harangues simplistes et violentes vont séduire l'opinion.

La Reichswehr provisoire s'identifiait au Gouvernement. La Reichswehr de métier s'identifie à l'État. C'est la Wehrmacht qui sous le signe du National-Socialisme, s'identifiera à la Nation.

Si ce n'est pas Von Seeckt qui opère la transformation de la Reichswehr en Armée Nationale, qu'il avait préparée, c'est un de ses fidèles disciples, le Général Von Fritsch. Ainsi formée celui-ci n'a pas de peine à s'assimiler la théorie de Mein Kampf qui attribue à la Wehrmacht un rôle prééminent.

Au point de vue militaire, l'Armée n'a plus seulement à assurer la sécurité territoriale : elle devient le moyen d'assurer à la « race » l'espace vital qui lui est nécessaire. Elle doit permettre à la civilisation aryenne de rayonner sur le monde, ce qui est la « mission historique » du peuple allemand pour établir « non pas la paix préconisée par les pacifistes hélants qui s'avancent la larme à l'œil, en balancant des palmes, mais la paix qui découle de l'épée maniée à unom de l'ordre, par un peuple de maître » (Mein Kampf).

Mais la Wehrmacht est aussi l'éducatrice du peuple allemand ; elle est un des instruments de la formation nationale-socialiste. Disons un mot de celle-ci. Elle commence bien avant l'âge de la conscription, dans une série d'organismes qui concourent tous au même but : « le nouveau Reich n'a pas besoin d'intellectuels ; ce qu'il lui faut, ce sont des combattants ; il faut développer chez les jeunes gens la personnalité plutôt que l'individualité, la volonté plutôt que l'intelligence » (Mein Kampf). C'est dès l'âge de huit ans que commence cette formation dans la Jungvolk. Le jeune allemand en sort à 14 ans pour entrer dans les « jeunesses hitlériennes ». Il y reçoit une éducation physique qui développe son endurance et son sang-froid. On l'habitue à s'orienter, à se servir de cartes. On forme son esprit aussi à la discipline nazie par le moyen de « cours de civisme ». C'est l'âge où la réceptivité du sujet est grande et le virus qu'on lui inocule pendant six ans le marque pour la vie. On exalte chez lui le goût naturel de l'appareil militaire, en l'organisant en compagnies et bataillons qui commandent des chefs de son âge, en le dotant d'un uniforme kaki et d'un poignard à croix gammée et en lui faisant connaître la vie des camps. A vingt ans, il passe au service du travail obligatoire qui le soustrait durant six mois à sa famille et à son milieu. Il vit dans des camps, proches de son chantier, mais en plus du travail, il consacre des heures par jour à l'instruction militaire et sportive et au cours de « civisme ».

C'est alors que vient le service militaire, attendu comme un honneur, et qui n'a plus qu'à achever l'éducation reçue antérieurement et à former techniquement le combattant. Il sert dans des garnisons lointaines pour connaître d'autres provinces que la sienne et se pénétrer de l'unité et de la grandeur de son pays.

C'est donc la formation totalitaire dans toute sa force et dans toute son horreur. Dans toute son horreur, parce qu'elle asservit totalement le corps et l'âme au culte de l'État, au lieu d'être pour l'individu un moyen d'atteindre à sa fin ; dans toute sa force aussi car « ne s'adressant qu'à un seul public elle peut se servir d'un petit arsenal d'idées simples et frappantes dont le niveau est exactement adapté à la mentalité de ses auditeurs » (Mein Kampf). Elle se base avant tout sur le sentiment et méprise la raison. Elle incline aux hommes une foi irraisonnée, totale. Nous en avons vu, devenus hommes, exprimer leur conviction sur les problèmes actuels en reprenant les comparaisons les plus naïves du répertoire de leurs éducateurs. Le secret de ce succès, c'est Hitler qui nous le donne dans Mein Kampf encore, disant de l'Allemand : « Son attitude purement sentimentale lui donne une grande stabilité, car la foi est plus difficile à ébranler que la connaissance, l'amour est moins variable que le respect, la laine plus durable que l'aversion ».

Notre génie français répugne à un tel renversement des valeurs qui substitue des sensations collectives à des idées claires. Le résultat ne peut qu'être catastrophique, la désillusion sera terrible, et elle s'annonce déjà. L'homme est trop tendu, il est des limites qu'on ne saurait dépasser. Nous voulons un système plus humain. Nous sommes prêts à donner notre corps à la patrie ; mais nous voulons garder nos esprits libres, justement pour la mieux servir. Développons donc en nous un sentiment juste, un sentiment sain, qui remplace en nous tous les asservissements, et où nous pourrions puiser la force d'accomplir la tâche que nous dicte l'Amour de notre pays.

GUERARD.

La Formation Civique dans l'Etat de Demain

L'on connaît assez le terrible individualisme du Français, son aversion pour toute discipline. Sans doute cet individualisme est-il à la base de quelques-unes des qualités les plus spécifiquement françaises ; il est aussi à la racine de presque tous les défauts qui risquent de faire de la France un pays inapte à soutenir la concurrence des nations du XX^e siècle.

Il doit être possible, sans lui faire perdre aucune de ses qualités, de donner au Français ce sens civique qui lui fait tant défaut. C'est ce qu'essaie de montrer ce premier article.

C'est là un problème qui se posera demain ; mais il nous faut préparer cette réforme des institutions en l'accomplissant d'abord au plus profond de nous-mêmes. Entre le totalitarisme qui asservit le corps et l'esprit, et l'individualisme qui préjugeant les affranchir, ne fait que les avilir, il doit être possible de trouver une solution équilibrée, harmonieuse.

Imitons pour cela ces citoyens athéniens qui, nous dit Thucydide « abandonnent complètement leur corps à leur patrie, comme un bien étranger, mais gardent énergiquement, pour la mieux servir, la pleine possession de leur esprit ».

C'est ainsi que nous pourrions faire des jeunes Français d'aujourd'hui cette génération passionnée pour le bien public dont la France a besoin.

I. — POSITION DU PROBLEME

Dans l'état de notre civilisation, les problèmes politiques — et nous donnons au mot son acceptation la plus large — rejoignent les problèmes d'éducation. Vouloir résoudre les premiers sans les rattacher aux seconds, c'est se condamner à ne construire qu'une œuvre instable et provisoire. Les Révolutions du XX^e siècle fournissent des exemples saisissants de cette vérité élémentaire : l'Allemagne nazie a voulu, et elle y a malheureusement réussi, former une jeunesse prête à se sacrifier au rêve barbare de domination par la force. Dans tous les pays du monde, et non pas seulement dans les pays totalitaires, on relève une préoccupation constante des gouvernements : assurer leur continuité d'œuvre par une éducation nationale conforme aux principes de leur action.

La France avait d'ailleurs manifesté dès longtemps le même souci. Avec des fortunes diverses, les régimes qui se sont succédé au XIX^e siècle se sont efforcés d'utiliser l'École, le Lycée, l'Université. La III^e République a appliqué à son œuvre scolaire une continuité de vues qui lui était étrangère en d'autres domaines, fidèle à la pensée des métaphysiciens de la démocratie, un Quinet un Michelet, pour qui toute la politique consistait en l'Éducation.

Si les données changent, les questions restent les mêmes et chaque génération se retrouve devant les difficultés que connaissent ses devancières.

La France que nous voulons refaire, échappera-t-elle au dilemme qui se pose aux États modernes : éducation libérale ou éducation totalitaire ? Saura-t-elle demander à sa tradition une autre réponse, se refusera-t-elle à sacrifier aux faux dieux ? Car nous croyons que ni l'idole totalitaire, ni l'idole individualiste ne sont dignes du culte d'une vieille race civilisée.

L'Enseignement représente une trop grande force pour que l'État ne soit pas tenté de la domestiquer, de la mettre au service de la politique du moment. Mais s'il résiste à cette tentation de la facilité, sera-ce pour se désintéresser de la formation des enfants qui seront demain ses citoyens et ses soldats ? Si notre respect de l'Homme s'insurge contre l'asservissement de l'esprit par un État omnipotent, nous ne concevons pas non plus une communauté dont les membres ne soient pas inspirés par une vocation et une volonté, c'est-à-dire par une discipline. C'est à l'enseignement principalement qu'il revient aujourd'hui de créer cette discipline collective en l'appliquant à son objet propre, en la limitant au service de la Nation.

L'homme a des fins personnelles qu'il est juste de lui laisser poursuivre librement ; c'est pourquoi, nous rejetons le totalitarisme qui s'oppose au plein épanouissement de la conscience, à l'élan de l'âme vers son destin spirituel.

Mais cette liberté ne peut s'exercer que si l'ordre social est assuré, car lespires tyrannies naissent de l'anarchie. Or l'ordre requiert un accord constant sur des principes essentiels : respect de l'Autorité de l'État dans son domaine, dévouement à la communauté, culte de la tradition nationale. Faute de cet accord, l'édifice social se lézarde et s'écroule, écrasant sous ses ruines les libertés mêmes de l'individu dont il garantissait l'intégrité.

Ainsi, plaçons-nous la formation civique de la jeunesse parmi les réalisations urgentes de l'État de demain.

II. — RENAISSANCE D'UNE DISCIPLINE NATIONALE

Si l'on veut établir les principes d'une formation-civique efficace sans tomber dans la barbarie totalitaire, il importe d'abord de distinguer des notions qui s'enchevêtrent dans les esprits et dont la confusion prête à toutes les équivoques. Il s'agit de la Nation, de l'État et du Gouvernement.

La Nation est l'ensemble des Français morts, vivants et à naître, groupés sur un même territoire, membres de fait d'une communauté dont il ne leur appartient pas de s'abstraire, unis par une langue ou au moins une culture propre, soumis à une destinée collective.

On peut être fier ou révolté d'appartenir à une Nation : le fait en lui-même ne dépend pas de la volonté individuelle, non plus que celui de naître au sein de telle famille, de présenter tels caractères ethniques. Reconnaître ce déterminisme, ce n'est

pas abdiquer sa liberté spirituelle, mais prendre conscience d'une vérité : la science, qui fait la grandeur de l'homme, n'est d'abord que reconnaissance de la vérité : avant d'être conquête du monde, elle est soumission à ses lois. Il n'est de liberté authentique qu'au prix de cette soumission préalable.

L'État, c'est la communauté nationale organisée, l'armure ou le squelette du Corps Français. Comme la Nation, il s'unit aux générations successives, aux régimes politiques ou sociaux passagers. Il garantit par sa structure, les conditions matérielles de la vie collective et, dans une large mesure, assure la stabilité de la Communauté. Expression juridique de cette Communauté prise dans son ensemble, il ne suscite ni émotion, ni enthousiasme. Mais la force de la Nation dépend de la cohésion de l'État.

Le Gouvernement est le mandataire de la Nation, l'Administrateur de l'État. Bien que sa continuité aide à la conservation de la vigueur nationale, elle n'est pas essentielle à l'existence communautaire. La Nation peut difficilement survivre à l'État, mais la disparition d'un gouvernement, la chute d'un régime, n'ont qu'une influence passagère et superficielle, comparable toutes choses égales, aux conséquences de la démission d'un ministre au sein de son administration.

Il est certain que ces trois notions se lient étroitement dans la vie quotidienne du pays et que le Gouvernement en particulier arrive à se confondre avec l'État. Mais si l'on prend un recul historique nécessaire on perçoit clairement leurs natures respectives. A la fin de la Guerre de Cent Ans par exemple, période de crise, la Nation, l'État et le Gouvernement vivaient d'une existence parfaitement distincte. Les fins de régime sont caractérisées par le divorce entre la Nation et le Gouvernement, les graves bouleversements sociaux par l'inadaptabilité de l'État à la situation nouvelle. Fonder la formation civique sur le dogme de l'infaillibilité gouvernementale, c'est donc risquer de voir remettre périodiquement en question les bases de la discipline communautaire. Il faut voir plus haut et de plus loin. Cette discipline ne peut naître que si elle tire ses principes de valeurs strictement nationales.

Pour résumer brièvement, nous dirons que le citoyen doit le dévouement à la Nation, le respect à l'État et l'obéissance au Gouvernement. De cette trilogie, le seul élément positif à la fois mystique et rationnel, se trouve être le Dévouement. Ni le respect, ni l'obéissance ne sont négligeables ; pourtant, ils n'ont d'autre fin que de s'opposer à l'anarchie, fin utile mais négative. C'est donc le dévouement passionné à la Nation qui pourra seul faire revivre une discipline consciente dans l'âme d'hommes libres.

Yves LE BRETON.

(suite de la 1^{re} Page) POUR UNE JEUNESSE DE RAISON ET DE VIOLENCE

Apprends à souffrir sans faiblir. Toute action noble appelle la souffrance, la mort, le don entier. Souviens-toi que le salut doit venir de ta résolution de tout souffrir pour accomplir la tâche que la France confie à tous.

Mais sache que de telles ambitions se paient. Beaucoup d'entre nous n'assisteront pas au triomphe de leur rêve que leur mort aura payé. Mais sache aussi qu'il faut agir, toujours agir. Il est faux qu'aucune action reste jamais sans résultat. L'homme triomphe toujours des événements. Même si le résultat tarde, même s'il te demeure inaccessible durant notre vie entière, même si tu dois le payer. CAMARADE ! Aie une foi de bâtisseur.

Devance les faibles qui demain te désavoueront et hausseront les épaules. Aie une magnifique insolence. Avec le sourire. Magnifique vertu d'insolence, en ce temps de passivité, d'acceptation et de soumission.

« Un ejune insolence ! C'est un bien si précieux qu'il ne faut pas le laisser perdre : le faux respect des fausses générations est le pire mal. A ce mépris des grandeurs illusives, tu risqueras et peut-être perdras *seulement* ta vie : mais il est bon de risquer sa vie dans l'insolence, lorsqu'on n'aime que les vraies grandeurs »

LEBRETON.

Diffusez et faites Lire **ESSOR**

ESSOR

L'AVENIR DE L'ÉTUDIANT

Les intellectuels se tiennent en réserve comme des pots de confiture sur des étagères, pour servir après la guerre.

SI-EXUPÉRY (Pilote de guerre.)

N° 5 - 1^{er} MAI 1944

Etudiant !

L'Heure du combat approche
Es-tu disposé à attendre la libération
comme une aumône, sans faire un geste ?
Es-tu un Français de seconde zone ?
Ou es-tu un homme, c'est-à-dire un combattant ?
Rejoins nous,
Rejoins nos rangs,
Il n'est que temps !

VOUS NE NOUS AUREZ PAS

« Monsieur Ph. Henriot annonce qu'une amnistie est accordée aux réfractaires du S.T.O. jusqu'au 1^{er} avril. »
Les Journaux.

Monsieur le « Ministre », vous nous faites rire !

Vous nous parlez d'amnistie, vous prenez des airs magnanimes ; à vous croire, on dirait vraiment que le 2 avril tous les réfractaires seront sous les verrous ! On arriverait presque à croire que vous tenez le bon bout de la partie !

A vrai dire, c'est votre métier, en tant que ministre de la Propagande, de tromper les gens.

Mais ne vous faites pas d'illusion, malgré toute l'éloquence que vous déployez, pas un ne s'y laisse prendre.

Nous savons bien que si vous nous faites une telle proposition c'est que tous les procédés sont épuisés.

Vous ne savez plus comment faire !

La « Relève », l'« Apostolat »... aucun de ces bons prétextes n'ont réussi.

Sur 200.000 garçons de la classe 42, 120.000 sont réfractaires.

Sur 300.000 hommes exigés au début de cette année, 8.000 seulement sont montés dans les trains en direction de l'Allemagne.

Quant à ceux qui sont en Allemagne, ils s'évadent !

On peut bien sûr passer au moyen de contrainte : Darnand fait de grandes opérations contre le maquis, la Milice et la Police font des rafles dans les villes.

Pour les Maquis, tout le monde sait ce qui s'y passe ! La Milice commence à préférer rester dans les vallées.

Quant aux rafles, la Police, qui malgré tout est française, s'arrange pour prévenir les patriotes et élargir les mailles du filet chaque fois qu'elle le peut.

Aussi la « récupération » va-t-elle mal ! Il y a bien les classes plus jeunes... Mais l'habitude est prise ; tout le monde va rayonnant au recensement... et le jour du départ, il n'y a personne.

Que faire alors ? Eh bien, une « amnistie », voyons !

Tous les bons petits réfractaires qui regrettent leur désobéissance, et qui craignent les horribles représailles qu'on leur promet vont assurément venir se présenter aux bureaux d'embauche...

Pour qui nous prenez vous, Monsieur le Ministre ?

Vous avez l'air de croire que nous refusons de partir, parce que l'Allemagne n'est pas si belle que vous nous l'avez décrite.

Mais non ! Même si l'Allemagne était un paradis, même si l'on y vivait libre, nous n'irions pas !

Vous ne savez peut-être pas que dans la vie d'un homme, il est des principes absolus : « Travailler pour l'ennemi = trahir », est l'un d'eux.

Et pour trahir adressez-vous ailleurs ! Toutes les Propagandes du monde n'y feraient rien. Faites de belles promesses, préférez des menaces, criez, chantez, jurez,

ESSOR.

CONFORMISME

Une espèce de rage de dents vous prend parfois au spectacle de notre jeunesse d'aujourd'hui. Son conformisme est quelque chose d'effarant. La passivité est son partage, l'abstention sa politique. C'est ça la jeunesse de notre relèvement ?

Regardez l'étudiant qui descend le Boulevard Saint-Michel, avec ses cahiers sous le bras. C'est un brave garçon, honnête, pas méchant. Il suit régulièrement ses cours et répète les mêmes plaisanteries faciles. Il travaille, plus certainement que ses aînés. Il est plein de bonne volonté ; il applaudit quand on lui dit d'applaudir. Mais le croyez-vous capable de réflexion personnelle, de conduite un peu raisonnée (raisonnée et non raisonnable), le croyez-vous capable de passion ?

Dans tous les domaines, son attitude est la même. La mode est-elle à la musique classique ? Docile, il suivra l'engouement collectif. Il ne manquera pas un concert, il connaîtra par cœur tous les thèmes de la VII^e, applaudira sans fin à l'exhibition sportive du soliste. Mais qu'y a-t-il là-dessous ? Aime-t-il vraiment la musique ?

Depuis quatre ans, on lui a dit qu'il devait travailler, qu'il lui fallait obéir. Mais il a trop bien entendu l'appel. Maintenant, il y a le S.T.O. et on lui a dit que son devoir était de quitter ses cours pour aller travailler là où on lui dirait d'aller. Alors il a obéi. Bien sûr, à part quelques exceptions, il s'est arrangé pour ne pas partir en Allemagne. Pensez donc, c'est loin ! Et puis c'est dangereux. Mais il a trouvé un petit travail gentil. Il est entré dans un ministère, dans un comité d'organisation ; quand il a eu moins de chance, il est allé travailler dans une usine, où rapidement il s'est fait affecté dans les bureaux, négligeant ainsi la possibilité qui lui était offerte d'un contact réel avec d'autres classes sociales.

Beaucoup de gens aujourd'hui sont excédés des Allemands et prêts à combattre pour la libération. Mais ils voudraient attendre pour le faire, qu'un gouvernement étranger, voire notre propre gouvernement, en donnât le signal. « Ah, si en novembre 42, le Maréchal... » entend-on dire. Ils ne comprennent pas que ce n'est plus d'obéissance que nous avons besoin, mais d'audace et d'énergie. A chacun de mener sa propre résistance, de cultiver sa volonté, c'est là la vertu de notre époque.

A cette jeunesse conformiste correspond une génération d'hommes qui « font abstention ». Le phénomène n'est pas nouveau. Déjà avant la guerre, au milieu des après luttés partisans que nous connaissions en raison même, peut-être de ces luttés partisans, le nombre était grand de ceux qui déclaraient ne plus vouloir se mêler de politique. Mais depuis la guerre, le nombre n'a cessé de croître. La « dépolitisation » des masses va chaque jour s'accroissant. La notion de bien public n'est plus présente à l'esprit de personne... et la politique n'est plus que la propriété d'une poignée de profiteurs sans scrupules.

TRAGIQUE DE L'ÉTUDIANT

Certes, ce n'est pas nous qui déplorerons la disparition de l'esprit de parti, de l'atmosphère de bataille et de criallerie dans lequel nous avons grandi, et qui troublait jusqu'à la cour de lycée où nous tenions nos ébats. Ce n'est pas nous qui regretterons cette polémique stérile, ces appels à la haine et au meurtre si souvent entendus. Mais nous déplorerons cette abstention, ce refus si étrange qui fait se détourner un si grand nombre de la politique. Aujourd'hui, il n'est plus que des vendus ou d'habiles filons pour occuper le devant de la scène. Mais en était-il différemment hier où les braves gens, sous prétexte de ne pas se « salir » à leur contact, laissaient la place aux politiciens et aux nigrefins qui ont déshonoré la France ?

Partout, nous assistons à la même démission, au même refus, refus devant la politique, refus devant le risque qu'elle constitue, refus devant la vie. L'industriel, qui se désintéresse des affaires publiques quand marchent les siennes propres, le catholique qui délaissant le temporel, ne s'occupe que du spirituel, croyant faire assez pour la cité des hommes en travaillant à son amélioration morale, l'intellectuel, tous chacun dans leur domaine, se refusent, démissionnent, trahissent. On abandonne la société à elle-même, mais on l'accepte, ainsi se présente le monde où nous vivons.

Nous en avons assez de ce conformisme qui nous ruine, qui énerve et notre corps et notre esprit. Il nous faut nous libérer de toutes les contraintes dont, inconsciemment, nous vivons, de tous les poisons dont après quatre années d'occupation acceptée, nous sommes imbibés. Nous n'acceptons pas notre époque, ses laideurs, son avilissement. En face d'elle, nous restons ceux qui n'acceptent pas, et, si l'on veut, des révolutionnaires.

LA VIE N'EST PAS NEUTRE, IL FAUT CHOISIR. Sur ce point, nous sommes d'accord avec les collaborateurs, nous condamnons comme eux tous les attentismes. **IL NOUS FAUT AFFIRMER, PRENDRE POSITION HARDIMENT.** C'est ainsi seulement que nous pourrions retrouver notre existence et notre grandeur.

MAZEPPA.

PRISONS ALLEMANDES

Un de nos amis, de passage en province, s'est trouvé ces jours-ci dans une rafle et a été gardé quelques jours en prison. Nous doutons qu'il soit encore des gens pour douter de la barbarie de l'occupant et de l'état d'abjection de leurs supporters français. Pour ceux-là cependant, nous publions les lignes suivantes de notre ami :

« Nous étions huit dans une cellule assez grande, où nous nous trouvions, mon camarade et moi, les seuls étudiants. Nous étions, paysans, ouvriers, étudiants, un peu comme le symbole d'une France unie dans la souffrance.

« Non loin de nous il y avait quatre jeunes garçons de la Résistance qui s'étaient rendus aux miliciens parce que ceux-ci leur avaient assuré la vie sauve : « Nous sommes Français... vous n'avez rien à craindre avec nous, nous ne sommes pas les boches ! »

« Contrairement à leur promesse, les miliciens les avaient aussitôt livrés aux Allemands qui les avaient condamnés il y avait déjà une quinzaine. C'étaient des gens de la région, tous très jeunes. En prison, ils les laissaient « cuire dans »

(suite 4^e page)

S'il y a un état tragique aujourd'hui, c'est bien celui d'étudiant. Il l'est essentiellement parce que c'est chez lui que se remarque le plus violemment l'opposition entre ce qui est et ce qui devrait être.

Malgré les récriminations des intéressés, il est certain que les étudiants ont toujours été et sont encore favorisés. Leur vie est intéressante alors même qu'ils n'ont pas un sou en poche. Car, au moins, ils ont leur travail bien accroché en eux, de plus, leur extraction souvent bourgeoise leur confère une aisance relative que bien des pauvres vaincus de la vie envieraient.

Or, comme tout privilège, celui-ci a une contre-partie en obligations.

D'ailleurs ce n'est pas seulement une question de morale, il y a aussi une question organique ou fonctionnelle. Les étudiants fournissent toujours les cadres de la société. Et ils se doivent de s'intéresser à celle-ci comme à eux-mêmes, car, sans société stable, il n'est pas de vie de l'esprit possible. Rappelons-nous cette parole qu'un « gouvernement ne reste dans l'histoire que dans la mesure où il permet l'éclosion d'œuvres d'art », c'est-à-dire d'œuvres de l'esprit, tout ce dont, vous, étudiants, vous vivez, avant toutes choses.

Or, et nous arrivons ici au troisième facteur, l'époque moderne est principalement politique. Tout homme est à un degré quelconque, et parfois à son insu, un citoyen du monde. En doutez-vous ? Regardez le pauvre boutiquier qui est appelé sous les drapeaux parce que la Pologne est en danger. Contemplez la mégère qui se plaint de ce que le kilo de sucre augmente, augmentation qui provient d'un plan de rationalisation et de restriction de la production sucrière mondiale.

Tout homme est citoyen du monde. C'est pourquoi, cause ou effet, je ne sais, l'ère moderne est une ère de masses. Or, vous étudiants, vous faites partie de la masse, parce qu'il n'est personne qui n'en fasse d'abord partie ; ce n'est qu'ensuite, sur un second plan qu'on s'en arrache.

Et en vérité, c'est bien cette participation volontaire ou non, à la vie mondiale, politique et économique, qui vous oblige, étudiants, à ne pas la négliger.

Or que faites-vous ? De l'agitation, ou rien du tout ? Qu'êtes-vous ? De la masse.

Oui, vous êtes « masse » parce que vous ne savez pas vous arracher aux réflexes primitifs sommaires de Monsieur né Français et Chrétien, le bon Français moyen qui ne pense pas et ne fait que réagir. Animalité et purs réflexes. D'où les attitudes pro et contre, qui ne sont étayées que par des arguments dignes de *Paris-Soir*.

Oui, vous ne faites rien de sérieux. Même quand vous militez, vous le faites stupidement. Vous militez contre l'Allemand ? Fort bien ! Mais, vous êtes-vous seulement

demandé où mènerait cette résistance ? Heureux encore quand vous ne résistez pas par pur snobisme.

Mais, admettons que vous soyez des hommes de bonne volonté, que vous ne soyez pas « masse », ni indifférents, que vous résistiez sérieusement, cela s'entend de l'esprit, et non de l'efficacité pratique. Même alors, vous pouvez peu. Parce qu'un divorce tragique vous sépare de la réalité. Vos maîtres vous ont donné un instrument : la pensée, avec ses règles et le moyen de s'en servir. Mais le point d'introduction de ce moyen dans la réalité, personne ne s'en préoccupe. Ou bien, vous êtes des spécialistes et la vie politique et psychologique qui nous entoure vous reste aussi étrangère en ses développements profonds que pour l'ouvrier moyen, ou bien, vous êtes de ces humanistes qui passez au crible de votre raison pure et de vos critères logiques une réalité qui ne se laisse pas mettre en formules et surtout échappe totalement à vos moyens d'investigation.

D'où deux situations peuvent se présenter pour l'homme de bonne volonté dont je parle : ou bien il reste en dehors de la réalité et s'en tient aux généralités communes. Ou bien il pénètre en cette réalité, et alors c'est la confusion noire. Il ne trouve plus de possibilités pour intégrer les découvertes qu'il fait avec les formes et les normes de son esprit classique. C'est la catastrophe qui le conduit soit au retrait, soit à l'indifférence, soit à l'activisme, soit à la fornication avec les puissances du mal (la formule ne mérite pas seulement qu'on en sourie).

En un mot, l'étudiant doit vouloir. Or s'il veut, il ne peut pas. Car il y a divorce entre la pensée et l'action.

Il faut remédier à cela. Etudiants, il vous faut d'abord avoir une haute idée de ce qu'est la politique. C'est le gouvernement de la cité et pas autre chose.

Il vous faut travailler à connaître la politique dans ce qu'elle a de pratique. Mais travaillez sérieusement, par équipe et ne soyez ni hâtifs, ni superficiels.

Il vous faut prendre parti. Car il n'est pas d'action sans parti-pris ? Et aujourd'hui, un seul adversaire : le national-socialisme.

Dites-vous bien que vous devez, si réellement vous n'usurpez pas la faveur que vous donne la société, être en mesure de répondre sérieusement à ces deux questions :

Pourquoi faites-vous de la Résistance ? Vous êtes-vous demandé quelles tâches vous incomberont quand la résistance militaires anti-allemande sera épuisée ?

Penser sans agir, agir sans penser, c'est dans un cas comme dans l'autre la même lâcheté.

HANS.

PRISE DE POSITION

L'on est inondé actuellement de tracts et de brochures dont les auteurs, essayant d'analyser la situation actuelle, se disent impartiaux et se proclament au-dessus de la mêlée.

« Essor » ne doit pas être confondu avec ces brochures. Nous sommes au contraire dans la mêlée, terriblement dans la mêlée, et nous prenons position.

Nous ne sommes pas modérés. La vie ne réussit pas aux modérés. Nous sommes mesurés. Et nous sommes justes. Nous voyons juste. Et parce que nous voyons juste, nous sommes forts.

Nous parlons peu. Nous agissons.

« Essor » doit être le point de ralliement de toutes les bonnes volontés éparées. Mais ce n'est pas pour les mener sur une voie de garage.

Cultivez votre volonté. Ayez de l'initiative, agissez.

Pensez juste, et agissez fort.

ESSOR

LES PARTISANS

(Adaptation tirée des cahiers de la Libération)

Ami, entends-tu
Le vol noir des Corbeaux
Sur nos plaines ?

Ami, entends-tu
Les cris sourds du Pays
Qu'on enchaîne ?

Ohé, Partisans
Ouvriers et Paysans
C'est l'arme !

Ohé, Étudiants
Bourgeois et Fonctionnaires
Alarme !

Ce soir l'ennemi
Connaîtra le prix du sang
Et les larmes

Montez de la mine
Descendez des collines
Camarades

Sortez de la paille
Les fusils, la mitraille
Les grenades !

C'est nous qui brisons
Les barreaux des prisons
Pour nos frères

La haine à nos trouses
Et la faim qui nous pousse
La misère

Il y a des pays
Où les gens au creux du lit
Font des rêves

Ici, nous vois-tu,
Nous on marche et nous on tue
Nous on crève

Ici chacun sait
Ce qu'il veut, ce qu'il fait
Quand il passe...

Ami, si tu tombes
Un ami sort de l'ombre
A ta place

Demain du sang noir
Séchera au grand soleil
Sur les routes

Sifflez, compagnons
Dans la nuit, la Liberté...
L'Espérance.

Comment nous arrivent les Fausses Nouvelles

Les amateurs de radio peuvent entendre tous les soirs un poste qui se donne le nom de Radio-Libération et prétend émettre d'Alger. Ce poste paraît assez bien informé des événements d'Afrique du Nord et peut fort bien donner le change à qui ne serait pas averti.

Ces émissions sont en réalité faites par les Allemands. Mais moins qu'à des oreilles françaises, c'est à des oreilles neutres de Portugal ou de Suisse qu'elles sont plus particulièrement destinées. Là, en effet, on les écoute régulièrement et, croyant avoir affaire à un mouvement original en Algérie l'on prend pour argent comptant toutes les déclarations qu'elles contiennent. Les nouvelles ainsi recueillies sont ensuite retransmises par les agences officielles portugaises ou suisses où viennent ensuite, comme à la seule source de vérité, les cueillir nos journalistes. C'est ainsi que, suivant en cela les mots d'ordre du tout puissant dictateur à la presse, le Herr Doktor Eieb, les journaux de Paris peuvent publier les nouvelles les plus extravagantes en les datant triomphalement de Lisbonne ou de Genève.

Or, ce poste de Radio-Libération, nous en avons la preuve certaine, émet tout simplement depuis Paris, depuis les Studios des Champs-Élysées. Il en est de même pour le poste Radio-lutte sociale qui, comme lui, ne cherche qu'à brouiller les cartes. Les speakers en sont des collaborateurs, en majorité P.P.F., qui tous ont vécu en Afrique du Nord. Nous en avons les noms. Ce sont Fouche, dit El Djezairi, dit Gauthier, de son vrai nom Marcel Joubert ; c'est Fougère, ancien chef du P.P.F. en Afrique du Nord, et quelques autres comparses. Nous ne les oublierons pas.

LES LOUPS ENTRE EUX

En janvier dernier, au dîner bi-mensuel de la presse parisienne, un membre important du directoire du P.P.F. a dit textuellement :

« Quant à Paquis, nous le descendrons un jour prochain. Ce qu'il a fait au Vél d'Hiv', c'est un cas Rœhm ». (Monsieur Paquis s'était en effet permis, dans son discours du Vél d'Hiv', sur l'ordre formel des Allemands, de ne pas seulement prononcer le nom de Doriot).

Libre à Monsieur J.-H. Paquis de vouloir voler de ses propres ailes. Si ses amis veulent renouveler sur lui le geste de leur Maître allemand sur son ami Rœhm, ce n'est pas nous qui les en empêcherons. Nous laisserons ces messieurs vider leurs querelles entre eux.

Dimanche 16 avril, au Vél d'Hiv', Doriot a textuellement déclaré :

« J'avoue que quant à ce qui concerne les forces réelles de l'U.R.S.S., je me suis lourdement trompé, je les ai grandement sous-estimées... »

Nous en avons assez des aveux et des confessions publiques du sieur Doriot. Qu'il retourne sa veste encore une fois si cela lui plaît : mais du moins qu'il nous laisse en paix.

Au cours de la même réunion, un autre membre de l'honorable L.V.F., constatant la pénurie d'effectifs dont celle-ci souffrait, et dont souffraient avec elle la milice et toutes les organisations des collaborateurs, a parié de « faillite des classes dirigeantes ».

Heureusement qu'il est en France d'autres gens que les miliciens ou les légionnaires pour tenir le rôle de classe dirigeante !

La PAIX dans L'HONNEUR

« La paix dans l'honneur », le « respect du vaincu » « l'entente loyale des anciens ennemis »... belles formules !

Et quelques-uns y croient encore ! Il y a encore des imbéciles pour tenir pour argent comptant tout ce qui paraît dans la presse asservie !

Ils croient à l'attitude chevaleresque du vainqueur !

Ils croient que l'Allemagne défend la civilisation et les lois internationales.

Sans admettre tout à fait que « travailler pour l'Allemagne, c'est travailler pour la France », ils croient cependant que l'Allemagne est en droit d'exiger de nous tout ce qu'il nous impose, ils croient qu'en lui obéissant, nous ne faisons qu'obéir au Droit international et respecter nos engagements.

Les imbéciles, en France, étant souvent des juristes, reportons-nous pour eux aux textes du Droit International.

Voici la convention IV de La Haye concernant les lois et coutumes de la guerre sur terre (18 octobre 1907), convention signée par 41 Etats, dont l'Allemagne, et aujourd'hui encore en vigueur.

Chapitre V (de l'Armistice), Section III (de l'Autorité militaire sur le territoire de l'Etat ennemi), article 50, nous lisons :

« Aucune peine collective, pécuniaire ou autre, ne pourra être édictée contre les populations en raison de faits individuels ».

Chacun sait le compte qu'ont tenu les Allemands de cet article.

Et plus loin (art. 52) : Les réquisitions en nature et les réquisitions de main-d'œuvre « ne pourront être réclamées des communes ou des habitants que pour les besoins de l'armée d'occupation », et sur place.

C'est-à-dire que l'Allemand sera en droit de nous faire travailler sur place, de nous faire creuser une tranchée dans notre village (mais là, ce sera à nous de nous y dérober). Il sera en droit de faire des réquisitions pour nourrir sur place un gras major. Mais il ne peut, il n'a pas le droit de nous enlever de force et de nous envoyer travailler sous les bombes dans ses usines, à 1.500 km. de chez nous, sous le simple prétexte de sa plus grande commodité ; il ne peut, il n'a pas le droit de nous piller comme il le fait, d'envoyer chaque jour outre-Rhin des trains entiers de vivres et de marchandises de toute espèce. Il n'en a pas le droit.

Allons-nous laisser les Allemands baffouer les lois internationales comme toutes les lois humaines ? Allons-nous laisser chaque jour arrêter des centaines et des milliers de Français sans preuve, fusiller des otages, taxer les villes d'amendes exorbitantes, nous faire voler chaque jour 500 millions, embarquer nos récoltes ? Allons-nous nous laisser déporter en Allemagne ?

ETUDIANT, RESISTE !
Personne n'a le droit de te forcer à travailler pour l'ennemi, de t'acculer à la trahison !

Pas une heure de travail pour l'Allemagne, aide-nous, sabote les recensements, brûle les dossiers, AGIS.

ESSOR.

Désirer la victoire, c'est bien

Ne rien faire pour qu'elle arrive

C'est bien mal élevé

LES ÉTUDIANTS ET LE MAQUIS

L'auteur de l'article que l'on va lire est un étudiant qui vient de passer cinq mois dans le maquis. Il nous a paru intéressant, en opposition à tous les écarts des journalistes, de présenter cette étude objective sur le maquis et sur la place que l'étudiant doit y trouver.

Des milliers de jeunes Français tiennent actuellement le maquis. Parmi eux, il y a des étudiants. Ne vous apitoyez pas sur leur sort. S'ils ont beaucoup à apporter au maquis, ils ont aussi beaucoup à y gagner.

Pour éviter toute équivoque, il importe tout d'abord de préciser ce qu'est le maquis. Il est possible qu'il existe des camps semblables à ceux que décrivent les journalistes. Mais reportez-vous, dans le numéro 2 d'Essor, à l'article intitulé « Mise au point ». Il y a toujours eu des crimes et des vols. Ils abondent maintenant : c'est un phénomène naturel en période de crise. Ne vous laissez pas abuser par les exploits spectaculaires — et complaisamment décrits à grand renfort d'horreurs — d'une minorité. Songez à l'immense majorité dont on ne parle guère, parce que ses seules victimes sont les Allemands et les trahisseurs. C'est de cette majorité que nous voulons parler. Elle est composée de jeunes gens de toutes classes sociales, venant de toutes les régions de la France, encadrés par des officiers et sous-officiers de l'armée. La vie est épuisante et rude. Il dépend de peu de chose qu'elle soit avilissante et abrutissante ou tout au contraire incroyablement exaltante et enrichissante. Trois éléments de cette vie peuvent faire pencher la balance du mauvais côté et rendre l'école du maquis néfaste : l'existence purement physique, génératrice d'ennui et de grossièreté, les frictions d'individus trop dissemblables vivant continuellement ensemble, enfin la grisaille de l'existence hors-la-loi, qui risque de faire des rebelles endurcis. Il suffit de peu pour réduire ces menaces à néant. Ce peu, les étudiants peuvent l'apporter. Contre le danger d'abrutissement dû à une vie par trop animale, l'étudiant peut créer une vie intellectuelle. Ou ne lui demande pas de fuir du maquis une succursale de la Sorbonne. Mais au moins, qu'il sache provoquer des conversations, des discussions où l'on résume des idées, qui fassent travailler l'intelligence. Qu'il prenne soin de créer une bibliothèque, sans snobisme intellectuel : c'est-à-dire, que cette bibliothèque comprenne en majorité des romans. Si elle ne contient que des ouvrages sérieux, on ne lira pas. Qu'à l'occasion même, l'étudiant donne des leçons d'anglais par exemple, ou d'allemand, ou même de français et de latin. Les résultats sont minces ? Qu'importe : une ambiance est créée et c'est l'essentiel.

Comme sur le plan intellectuel, l'étudiant peut avoir une action sur le plan moral. Il n'est rien de plus dégradant, ni de plus dangereux à la longue que des conversations uniformément scientologues. L'étudiant peut et doit donner le ton d'une conversation qui soit à la portée de tous, rationalisante quand il le faut, mais jamais immonde.

Pour les frictions d'individualités trop différentes, il n'est qu'un seul remède : la diffusion d'une atmosphère de groupe, la conscience de l'unité, le sentiment. Nous présentons que l'on est une communauté. Il ne faut plus penser en termes individuels, mais en termes de groupe.

Comment y arriver ? En fait, si les éléments sont sains, l'atmosphère se crée d'elle-même. Les efforts faits en commun, les risques courus ensemble lient plus qu'autre chose. Mais l'étudiant peut ici aussi apporter son concours, aider à trouver la formule de vie en commun qui n'exclue personne, qui convienne à tous. Qu'il ne se singularise pas. Il faut qu'il se mette de niveau avec les autres ; il comprendra bientôt que loin d'être un abaissement, c'est la condition d'une communion. Qu'il crée des chances de groupe, qu'il anime de ses histoires et de ses plaisanteries vieillées et feux de camp.

Et il verra à quel résultat admirable l'on arrive : à la précieuse et unique camaraderie du maquis.

Quant au troisième danger, la formation, par amour du risque par, de futurs hors-la-loi, l'étudiant a là encore son rôle à jouer. Déjà, la discipline militaire qui règne dans le maquis, le sentiment que l'on a d'y agir par ordre et suivant un plan, ferait plutôt de tous des soldats que des bandits. Mais l'étudiant en outre, en ne laissant jamais oublier la raison pour laquelle on est au maquis, et le motif profond de tous les actes, en rappelant sans cesse par ses paroles et son exemple, l'idéal et le but du combat, peut réduire à rien le danger. Ainsi l'apport de l'étudiant peut être grand au maquis, son rôle peut y être utile et noble. Mais s'il a agi comme nous le désirons, quel profit il peut en tirer !

Tout d'abord, le contact direct avec les réalités. Ne lui a-t-on pas assez reproché, et à juste titre souvent, de « ne pas voir

les choses comme elles sont », de « vivre dans les nuages » ? Eh bien, ce contact, on peut même dire ce corps à corps avec la réalité la plus rude, la plus dépouillée, il est là, dans le maquis.

Et il est là aussi, tout indispensable à l'étudiant, le contact avec les êtres. Au maquis, il apprendra à connaître les hommes de toutes sortes, et, ce qui est d'une égale nécessité, il se fera connaître. La plupart des gens en effet ont à l'égard de l'étudiant une curieuse attitude, composée à la fois de mépris et de secrète et envieuse admiration. Mépris car il ne sait rien faire, « il n'est bon à rien » de ses « dix doigts » ; admiration, parce qu'« il sait des choses » qu'on ne sait pas. Eh bien, il faut montrer que l'étudiant comme les autres est capable de travailler et de peiner sans se plaindre, et que s'il « sait des choses », il peut en faire profiter les autres, et qu'il ne s'autorise pas de son savoir pour regarder de haut le commun des mortels.

Et enfin, il est un bénéfice qu'étudiants et autres peuvent toujours tirer du maquis. L'on y apprend à se connaître vraiment, à mesurer à sa valeur juste son être essentiel. Car la montagne, l'effort, la vie rude vous dépouillent impitoyablement de tous vos privilèges sociaux, culturels ou autres. C'est sur soi-même seul que l'on peut compter, c'est vous-même que les autres jugent et estiment. Et ce dépouillement est le plus grand des enrichissements. Le maquis est la meilleure école non seulement pour un soldat de la libération, mais aussi pour un homme.

Michel DESGRANGES.

PRISONS ALLEMANDES (suite de la 2^e page)

leur jus », sans davantage les nourrir. Toute la prison essayait de leur faire passer quelques vivres pris sur les colis. Nous éplions tous les bruits pour savoir s'il y avait du neuf pour eux. Une fois sorti, j'ai appris par les journaux que les Allemands avaient fusillé quatre dangereux bandits...

« Plus haut, il y avait une femme enceinte enfermée avec ses enfants. Lors de notre arrivée, dans le « Baro », elle était là qui demandait du linge pour accoucher : « Je comprends très bien, lui répondait doucement l'interprète, mais nous sommes très pris » et la pauvre femme dut accoucher tant bien que mal dans sa cellule.

« ... Dans ma cellule régnait la bonne humeur. Sitôt arrivés, nous racontions notre arrestation, et chacun à son tour sort sa propre histoire. Un homme de soixante ans a été amené ici — non comme inculpé — on ne lui reproche rien — mais seulement pour donner des renseignements ; il partira après 47 jours de prison. Il y a là un père de six enfants qui n'a pas voulu travailler, un jeune père de famille de 21 ans, dénoncé par sa cousine. Celui-là a été pris par la milice, il est arrivé à la prison défigurée après avoir été battu par ses « compatriotes ». A lui non plus on ne reproche rien, on a dû reconnaître, à l'interrogatoire, que la dénonciation était fautive : cela ne l'empêche pas de rester ici « oublié ». Comme ce sont les Allemands qui l'ont dé-

livré de mains des miliciens, il répète souvent : « dire que j'ai été sauvé par l'ennemi ! ». Pour ma part, j'ignorais ce qu'étaient les miliciens. Je n'avais aucune idée sur eux. Je croyais qu'ils travaillaient pour une cause. Ce que j'ai vu par la suite m'a fait honte. Maintenant je ne peux plus avoir que du mépris. Ces miliciens sont véritablement, ce que m'a dit un gendarme allemand, ni plus ni moins que des voyous. Des femmes maltraitées et battues, de braves paysans sans aucune idée politique arrêtés et persécutés. Une poignée de dix miliciens séjournent dans un hameau, ils réclament l'état de siège, font travailler les paysans pour leur compte, volent, arrêtent, tuent « par erreur » des gens soupçonnés de cacher des réfractaires ou simplement de leur être hostiles ; et tout cela sans raison aucune. Les paysans n'ont jamais compris pourquoi un tel cataclysme s'était abattu sur leur village. Maintenant, ils ont conscience du coude français, parce qu'ils ont souffert dans leur chair, plus encore que nous à Paris. Dans la souffrance se forme une France nouvelle... »

Dans la souffrance se forme une France nouvelle. En Allemagne, dans les camps de prisonniers et dans les camps de travail, ici, dans les maquis, dans la résistance, dans les prisons, partout où l'on souffre et où l'on espère, se forme une France nouvelle âme française, plus virile et plus claire...

Métro Strasbourg Saint-Denis.

Raffé. Un jeune, fouillé, est trouvé armé. « Fille, je n'ai rien vu » lui dit un agent de la Police parisienne, croyant avoir affaire à un Français de la Résistance. L'homme, un milicien en civil, sort son revolver et abat l'agent.

La Police parisienne compte ainsi un nom de plus sur la liste des victimes sacrifiées par les agents de l'hitlérisme en France.

Elle est une fois de plus à l'honneur.

Nous sommes certains que ce tribut payé aux ennemis de la France ne qu'encourager tous les agents, en civil et en uniforme les G.M.R., les G.L., les B.I.C., à nous aider davantage encore, s'il est possible, dans notre lutte commune.

Voici des paroles Françaises, DIFFUSEZ-LES